



CINÉMA
Une exceptionnelle réussite
de Guy Maddin sur Winnipeg
Page E 4



JEU
Cet été, devinez l'identité de
quelques grands auteurs disparus
Page E 7

CULTURE ET LIVRES

Festival d'été
de Québec

Nom de totem: Grand Corps Malade

ISABELLE PORTER

Québec — Malgré la tenue du 400^e, les artistes franco-phones ne sont pas très nombreux dans la programmation 2008 du Festival d'été de Québec. Heureusement, certaines belles prises viennent sauver la mise, comme la venue le 13 de Grand Corps Malade. Quand même.

C'est bien lui au téléphone, il n'y a pas de doute. Des voix comme celle-là, on n'en entend pas sur toutes les fréquences. Un peu stressée, la journaliste prévient que ses questions iront dans tous les sens. «Bon, eh bien, je vais répondre dans tous les sens moi aussi.» Mais Grand Corps Malade n'a pas l'air très désorienté. En fait, s'il est une chose qui frappe chez lui, c'est qu'il ne dévie pas de sa trajectoire.

Entre rap et poésie

Au-delà du talent, il nous a séduit un jour parce qu'il était différent, voire inclassable. On a aimé

qu'il soit authentique et, apparemment, il entend le rester. Malgré les 700 000 copies vendues de *Midi 20* depuis 2006, malgré les concerts d'éloges et tout le reste. Lancé plus tôt cette année, son deuxième album, *Enfant de la ville*, est

fidèle à l'homme qu'on a découvert sur le premier.

«J'habite toujours à Saint-Denis [en banlieue de Paris] et je continue à faire ce que j'aime bien faire, des ateliers d'écriture et d'autres projets. La chose qui a changé, c'est mon emploi du temps avec les tournées, répond-il. Sinon, je vois les mêmes potes et je vais boire avec eux au même endroit.»

Le gros changement depuis le succès de *Midi 20*, c'est qu'il prend le train plus souvent. Il nous quittera d'ailleurs 20 minutes plus tard pour monter dans un wagon à la gare de Lyon. Ces mêmes trains qu'il comparait à des histoires d'amour sur le premier album: «Dans les premiers kilomètres tu n'as d'yeux que pour son visage / Tu calcules pas derrière la fenêtre le défilé des paysages / Tu t'ens vivants, tu t'ens légers et tu ne vois pas passer l'heure / T'es tellement bien que t'as presque envie d'embrasser le contrôleur.»

Ces paroles-là, il les dit plus qu'il les chante, c'est l'art du «slam», un hybride entre rap et poésie qu'il a contribué à faire sortir des petits cafés. Aujourd'hui, il déclame ses vers devant des milliers de personnes. Ce qui n'est pas rien car, de proche ou de loin, il faut écouter.

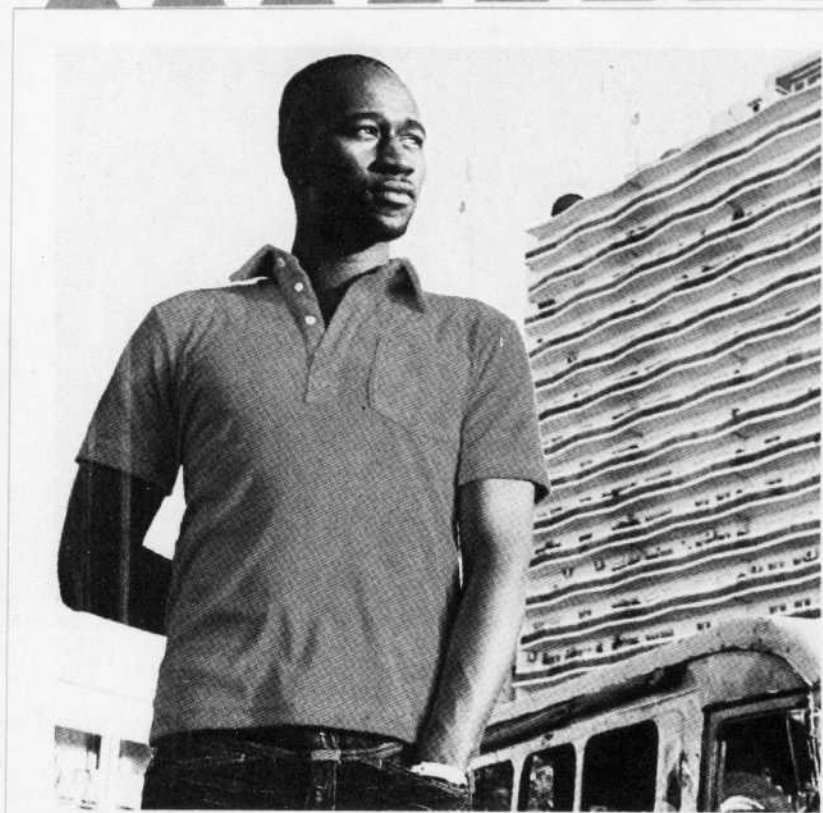
«Au cours de la première tournée, on a fait toutes sortes de salles et on a vu que ça fonctionnait partout. Aux Vieilles Charrues, il y avait 60 000 personnes, sur un texte à capella, le silence a pu s'installer aussi. C'est cool de savoir qu'on peut faire ça un peu partout.»

Un vrai «preacher»... «Non, répond-il. C'est vrai que c'est impressionnant de voir les foules, mais je reste concentré sur mes textes. En fait, je pense qu'il y a un trac suffisant pour ne pas se prendre pour le type qui fait des grands discours.»

Sur le nouvel album, il s'amuse de sa nouvelle vie sur le ton de l'ironie. «Je reste underground, parce qu'underground c'est dans la tête / Avant chaque concert, je parle à personne pendant 2 heures / Je reste dans ma loge tamisée et pour chaque pied j'ai un masseur.»

Depuis la sortie de *Midi 20*, on lui a souvent reproché d'accompagner ses slams d'arrangements musicaux un peu mièvres. Un chroniqueur de France 2 lui a déjà dit que

VOIR PAGE 2: CORPS



Souleymane Diamanka



Etran Finatawa



Idir



Dobet Gnahoré

22^e édition du Festival international Nuits d'Afrique

La place des couleurs!

YVES BERNARD

Chef de file en matière de diffusion de la richesse culturelle d'ascendance africaine, le Festival international Nuits d'Afrique (FINA) propose, du 8 au 20 juillet, 23 spectacles en salle au Balatou, au Kola Note, au National et au Métropolis, mais aussi quatre jours d'activités extérieures gratuites à la place Emilie-Gamelin. En tout, 27 pays représentés, quelques valeurs sûres comme Seun Anikulapo Kuti, Black Umfolosi et le Go de Koteba, mais surtout des découvertes ou des artistes moins connus du grand public montréalais. Mbalax, afrobeat, musiques mandingues, blues africain, reggae brésilien, slam et musiques mélangées ne sont que quelques-uns des genres présents.

Ouverture vers l'autre et droit à la différence

Une vingt-deuxième édition placée sous le signe de la diversité et du mélange des couleurs. A preuve: Monica Freire, qui est porte-parole, et Idir, qui offre le concert d'ouverture le 10 juillet au Métropolis et assume le rôle de parrain. Icône de la chanson kabyle, le poète, empreint d'une évidente sagesse, est de ces artistes qui élèvent la voix sans hausser le ton, savent dire non au dogme sans crier. Il a fait paraître l'an dernier *La France des couleurs*, un disque sélectionné aux Victoires de la musique qui est devenu, en période de questionnement trouble sur l'immigration et l'identité, un véritable manifeste en faveur de l'ouverture vers l'autre et

du droit à la différence.

«J'ai voulu faire une France des couleurs qui serait le reflet de la France d'aujourd'hui», affirme Idir. *J'aurais pu tout aussi bien faire le Canada des couleurs car, au bout de la chaîne, on peut dire qu'aujourd'hui, heureusement ou malheureusement, les peuples n'existent plus. Il n'y a pas plus de peuple français que de peuple canadien. Seules restent les nations et leur reconnaissance à travers les termes de citoyenneté, de laïcité et de justice égalitaire.* Si l'affirmation a de quoi surprendre, provenant de celui à qui on a collé depuis plus de trois décennies l'étiquette de figure de proue du combat de l'identité kabyle, elle renferme à tout le moins le mérite de provoquer un effet miroir en regard de notre propre réalité de l'autre côté de l'Atlantique.

Idir explique son cheminement. «Au départ, je pensais que la culture du monde s'arrêta à mon village. J'avais un ennemi direct: celui qui m'opprimait et qui voulait uniformiser le peuple algérien sous la coupe d'une identité arabo-islamique. J'étais partagé entre la fierté d'appartenir à un pays qui prônait la souveraineté des peuples et la frustration de voir ma culture maternelle brimée. Puis les Kabyles se sont révoltés. De mon côté, je l'ai fait par la musique. Je m'appliquais alors à retranscrire fidèlement les coutumes des gens de ma région. Une fois installé en France, on s'imprègne de la culture des autres et on devient chaque jour un peu différent. On charrie en soi des nouveautés que l'on restitue avec notre propre sensibilité en se disant que l'on peut être kabyle et porter des jeans, que d'être kabyle, c'est aussi

comprendre ce que l'on peut apporter à l'universel.»

Savourer les mots

Pour Idir, *La France des couleurs* est un disque de la France des couleurs et non d'Idir. Un disque-concept qui lui a permis d'échanger avec des artistes qui souvent sont aux antipodes de ce

«J'étais partagé entre la fierté d'appartenir à un pays qui prônait la souveraineté des peuples et la frustration de voir ma culture maternelle brimée»

— Idir

qu'il fait habituellement. Chaque pièce de l'album propose une rencontre en mélangeant les genres, les langues ou les générations. Avec toujours cette optique d'ouverture: vers le slam avec Grand Corps Malade; vers le reggae avec Tiken Jah Fakoly; vers le rap avec Sinik, Sniper, Rim-K du 113, Akhenaton de IAM, Diziz La Peste et Oxmo Puccino; vers le R&B avec Nâdiya. Et que lui ont donc apporté tous ces jeunes? «Ils m'ont appris cette manière de savourer les mots autour des rythmiques ou de ce qu'ils appellent des «beats», qu'ils me donnaient avec leurs machines. J'étais agréablement surpris de voir comment ils faisaient swinguer la chose alors que moi, j'étais dans mes rythmiques plutôt traditionnelles, à naviguer entre les temps, un peu comme dans la musique de chez nous.»

Au FINA, Idir livrera des pièces représentatives de ses 30 ans de carrière. D'autres pointures viendront célébrer. Seun Anikulapo Kuti, le fils du grand Fela, propulsera l'afrobeat terreux et incendiaire de son premier disque, *Many Things*. Les Zimbabwéens de Black Umfolosi chanteront pour la première fois leur imbu de *capella*. Les Go de Koteba feront vibrer leur afro pop mandingue empreint de groove et d'urbanité.

Quelques retours sont dignes de mention. L'Ivoirienne Dobet Gnahoré chantera, dansera, percuttera et enflammera une future grande de la chanson africaine. Le chanteur camerounais aveugle André-Marie Tala entonnera ses ballades et ses folks, alors que les Guadeloupéens de Kadan's poursuivent leur rôle d'éternels ambassadeurs du zouk.

Des découvertes? Le reggae roots brésilien en portugais de Tribo de Jah. Le blues du désert d'Etran Finatawa, dans la mouvance de Tinariwen. Le slam de Souleymane Diamanka, droit debout sur les cultures peuhl et française et non pas entre les deux. Le mbalax pur et dur du Sénégalais Fallou Dieng. Sans oublier l'esprit de l'océan Indien avec le Malgache HAJAmadagascar et le Mauricien Nerwar.

Une nouveauté cette année? Les rendez-vous de concerts nocturnes. Une excellente initiative qui permet-

tra à Zal Idrissa Sissokho, un trésor montréalais, d'inviter des artistes différents pendant trois soirs. Au programme: des dialogues avec le Brésilien Celso Machado, le Burkinabé Toumani Kouyaté et la danseuse Hedi Arquillère, experte de Mektoub flamenco.

D'autres Montréalais? Estacao da Luz, le collectif brésilien carnavalesque; Pierre-Michel Ménard, un sacré chanteur d'Haïti, à la fois crooner, roots et konpa; Frank et ses potes, avec leurs métissages urbains; Boucar Diouf et James Azola, tout de contes et de sensibilité; Papo Ross et l'Orquesta Pambiche, des pionniers montréalais de danse latino; le groupe Salaam et son gnawa mondialisé.

Restent les événements extérieurs à la place Emilie-Gamelin du 17 au 20 juillet: des ateliers, le marché de Tombouctou, une tonne d'autres artistes, dont Hakim Salhi, Yawo and Afro Funk Band, Bambara Trans, Jab Jab, Nomadic Massive, Alpha Thiam, Aboulaye Koné avec Bolo Kan et Zon del Barrio. En dégustant un poulet grillé à la sauce Yassa du Sénégal, un bœuf Jerk épicé à la manière jamaïcaine ou des crèmes glacées... de toutes les couleurs.

Collaborateur du Devoir

FESTIVAL INTERNATIONAL NUITS D'AFRIQUE

Du 8 au 20 juillet au Kola Note, au National, au Métropolis et à la place Emilie-Gamelin.
Renseignements: 514 499-FINA

CULTURE

JAZZ

Les vingt-cinq ans du lapin de Justin Time

SERGE TRUFFAUT

Le lapin emblématique de l'étiquette Justin Time fête ces jours-ci ses vingt-cinq ans. Premier constat: il est trop vieux pour être enrobé de fromage de chèvre légèrement safrané et enfourné à 250 degrés pendant longtemps, longtemps. Deuxième observation: le nom. Justin Time... le juste à temps... Le lecteur des gazettes économiques aura compris que les artisans de ce label étaient Iso 9000 avant la découverte d'Iso 2000.

Tout a commencé grâce à Jim West. Cet homme sans âge — il est la copie conforme de ce qu'il était il y a vingt-cinq ans — a décidé de faire le saut dans la production et la distribution un peu par accident. Attention! Ce n'était pas un plongeon dans l'inconnu.

«Cela faisait un an que je travaillais pour Alameda lorsque celle-ci a été achetée par quelqu'un qui a fermé la compagnie. Il m'avait alors invité à prendre tout le stock que je souhaitais. Ce que j'ai fait. J'ai pris les étiquettes McGill Records, Charly Records et Lyricord, spécialisée dans les musiques du monde. Il y avait des enregistrements de pygmées de la forêt humide, de l'Égypte ancienne et beaucoup de musiques chinoises. C'est là que j'ai fondé Fusion III.»

Bon. En ce qui concerne Alameda, peut-être faut-il préciser à l'attention des plus jeunes que ce distributeur était synonyme de qualité. De bonne musique. Lorsque l'amateur fréquentait les rayons jazz du défunt Sam the Recordman et apercevait la couleur jaune qui distinguait Alameda, il savait qu'il ne serait pas déçu.

On raconte cela parce que les mois que Jim a passés chez Alameda ont étoffé ou renforcé son inclination pour le jazz. En 1983, l'état de ce dernier était mi-figue, mi-raisin. Certes, des grands noms du genre étaient toujours de ce monde. Les Dizzy Gillespie, Art Blakey, Dexter Gordon et d'autres qui, c'est à noter, à retenir, se produisaient régulièrement au Rising Sun, alors situé rue Sainte-Catherine.

Dans le paysage sonore de



FRANÇOIS LEBLANC FIJM

Le pianiste Oliver Jones fut le premier artiste à enregistrer sur l'étiquette Justin Time.

l'époque, le swing était pratiquement absent. Il y avait bien Oscar Peterson et un certain Johnny O'Neal dont on ne sait ce qu'il est devenu, mais bon... pas grand-chose pour satisfaire le goût des consommateurs pour la note pleine, franche et joyeuse.

Jones et Rane Lee

Au début des années 80, «Oliver Jones est revenu des Antilles après un très long séjour là-bas. Il a commencé à se produire chez Biddle's. Je suis allé le voir et j'ai immédiatement décidé de l'enregistrer. Il était incroyable. En fait, tout était incroyable: son jeu, le groupe et l'ambiance. C'est pour ça que l'on a décidé de faire un live.»

«Lorsque le disque a été publié, je ne m'attendais pas à un tel succès. On a vendu 5000 copies rapidement. C'était beaucoup. Puis Jones m'a parlé de la chanteuse Rane Lee. Il m'a conseillé de l'enregistrer, ce que j'ai fait. Son premier album n'a pas tellement bien

marché. Mais j'ai alors appris à construire sur le long terme. Le jazz ne se traite pas comme les variétés. Il faut être patient. Toujours est-il que les autres disques de Rane ont eu plus de succès.»

Après avoir posé le pied dans le territoire du swing et du jazz de facture classique, West s'est lancé dans la gestion du... risque! Il a enregistré le pianiste Paul Bley en compagnie du saxophoniste Bob Mover et du guitariste John Abercrombie. Le résultat, on s'en doute, était éclatant. Toujours est-il que Jim a fait après coup ce que peu de producteurs osent faire: enregistrer des artistes aussi exigeants qu'imprévisibles. On pense évidemment au World Saxophone Quartet.

«Avec ce groupe et l'un des membres, le saxophoniste David Murray, j'ai négocié un contrat d'exclusivité. Chose intéressante, c'est avec eux et par eux que l'on fait découvrir le pianiste D. D. Jackson, qui a participé à plus d'une session de Murray.» Mais...

Mais des aventures menées par Jim et ses collègues, Jean-Pierre Leduc et le très efficace Simon Fauteux, celle ayant trait à la distribution doit être soulignée dix fois plutôt qu'une. Car sans eux, les bacs que les disquaires allouent au jazz, aux musiques du monde, au classique et aux variétés seraient quelque peu dégarnis. Se maintenir sur ce front alors que l'industrie vit plein de bouleversements commande une bonne dose de courage ou de folie.

Pour notre part, on tient à saluer plus particulièrement Jim West pour avoir préservé la mémoire d'un des meilleurs saxophonistes canadiens, le grand Fraser McPherson. Juste pour ça, chapeau.

Quoi d'autre? Ce soir, à la salle Wilfrid-Pelletier, Oliver Jones, Rane Lee, le Montreal Jubilation Choir, Yannick Rieu et plusieurs autres vont commémorer les 25 ans de Justin Time.

Le Devoir



STEFAN RAPPO

Grand Corps Malade sera au Festival d'été de Québec le 13 juillet.

CORPS

SUITE DE LA PAGE E 1

ses vers avaient quelque chose de «mirliton» (de mauvaise qualité). Et un autre lui a demandé comment il pouvait autant aimer les mots sans apprécier la littérature.

Sans broncher, Grand Corps Malade leur a répondu qu'il avait découvert les mots par Brassens, par Renaud, et voilà. Il ne s'en cache pas: Rimbaud n'a pas été une grande révélation dans sa vie.

Et pour le deuxième album, il n'a rien changé, ou si peu. Les arrangements sont toujours signés par l'ami des débuts, Petit Nico. Il a également écrit un slam avec celui qui lui a révélé cet univers, John Pucc. Des rappers connus comme Kery James et Oxmo Puccino ont offert une contribution, mais le noyau central semble être resté le même.

Amener les gens à se parler

Quand on lui demande s'il souhaite faire ce métier pendant longtemps, il a une formule toute prête. «Je sais qu'une vie est pleine de virages inattendus, donc je ne me projette pas dans trente piges.» Sage, le monsieur. Avec un nom en forme de totem indien en plus. «C'est vrai que le jour où j'ai pris ce nom-là, j'ai en effet pensé aux noms de Sioux. Parce que j'aimais bien les noms descriptifs de Sioux comme Cheveux au vent ou Coyotes malicieux. Quand j'ai choisi Grand Corps Malade, c'était

pour rigoler, mais je pensais aux traditions indiennes.»

Emules des grands chefs sioux peut-être, mais ne lui demandez pas de jouer les porte-parole des banlieues françaises. «Ce serait bien présomptueux de ma part d'avoir un quelconque impact sur les banlieues en général. Le seul truc que je peux influencer, c'est à un niveau micro-local, en amenant les gens à se parler dans des ateliers d'écriture, en mélangeant des jeunes et des retraités, mais c'est tout.»

Ce qui ne l'empêche pas d'être inquiet «comme tout le monde», notamment en ce qui concerne l'état de l'enseignement dispensé dans ce que le gouvernement français appelle les «zones sensibles».

Certes, Saint-Denis l'inspire, tout comme les conversations avec ses «potes», le quotidien, ses amours, les saisons. Pendant ce temps, il se remplit les oreilles de rap français. Il mentionne aussi le slam du Sénégalais Souleimane Diamanka, qui sera également du Festival d'été de Québec cette année. Au Pigeonnier, à Québec, il présentera le spectacle lancé en mars en banlieue de Paris. Dans la région montréalaise, il faudra plutôt attendre à l'automne pour y assister.

Le Devoir

GRAND CORPS MALADE

Festival d'été de Québec
Au Pigeonnier le dimanche
13 juillet à 21h45

DANSE

Montréal de plus en plus tango

Le Festival international de tango de Montréal ne cesse de prendre du coffre depuis son lancement par Tango libre en 2003

LILI MARIN

Alors que le Festival international de tango de Montréal (FITM) tanguait auparavant entre la danse et la musique d'une année à l'autre, l'événement présente pour la première fois cette année une édition qui s'adresse autant aux mélomanes qu'aux danseurs, ainsi qu'aux simples curieux. C'est que la demande était là, le public ne pouvant se satisfaire d'une édition pu-

rement instrumentale ou de spectacles sans orchestre.

«Nous avons la certitude que nous pouvons être beaucoup plus gros», affirme le directeur artistique de l'événement, Gerardo Sanchez, qui a également fondé l'école Tango libre il y a 15 ans. Sa petite équipe commence à recevoir du soutien, notamment de la part de la Ville de Montréal.

Les Serres municipales de Verdun, sur le bord du fleuve, et le Théâtre de verdure du parc Lafontaine accueillent en effet Silvana Paulela et l'Orchestra contratiempo, d'Argentine, pour deux grands concerts gratuits suivis de soirées dansantes, les 9 et 10 juillet, à 20h et 20h30.

Les gouvernements s'ouvrent petit à petit au tango, qui est encore considéré par plusieurs comme un art mineur, voire comme quelque chose d'exotique, explique Gerardo Sanchez. S'il y a beaucoup d'amateurs — le tango se danse tous les soirs de la semaine dans la métropole, été comme hiver —, il y a aussi une élite qui se consacre à cet art plus que centenaire, né à Buenos Aires. Des festivals tel celui de Montréal ont fleuri un peu partout dans le monde, notamment en Afrique du Nord, créant, au fil des ans, un véritable circuit, un peu comme celui du jazz.

A Montréal, plusieurs groupes de musiciens se consacrent exclusivement au genre qu'a renouvelé Astor Piazzola dans les années 1970. Invités au FITM: l'Ensemble Montréal Tango (7 juillet), Fiestango (8 juillet), Asturias, qui en profite pour lancer son nouveau disque (11 juillet) et CanToTango (12 juillet). À l'image du tango d'aujourd'hui, les artistes invités sont d'origines diverses, trois femmes composent Fiestango et le contrebassiste de l'Ensemble Montréal Tango a un nom plus geq que latin (Christophe Papadimitriou).

Plus pertinent que jamais Gerardo Sanchez regrette toutefois qu'aucune vague de fond ne contribue actuellement à enrichir le répertoire musical et poé-

tique du tango. Il y a bien des initiatives intéressantes ça et là, certaines interventions de Gotan Project ou de Narco Tango par exemple, mais pas de paroliers pour donner un souffle contestataire comme celui qui animait les compositeurs des années 1930, 1940 et 1950, également actifs sur le plan politique. Il faut dire que, depuis une vingtaine d'années, fumer, boire de l'alcool et se coucher tard, des habitudes qui vont de pair avec la fréquentation des soirées de milonga, ont de plus en plus mauveuse presse.

En revanche, l'explosion des moyens de télécommunication et son corollaire, la solitude grandissante des individus, rend la danse et ce qu'elle implique — rapprochements, écoute mutuelle, compromis — plus pertinente et plus populaire que jamais, surtout auprès des jeunes.

«On voit aujourd'hui des filles en espadrilles et des gars avec des jeans troués qui viennent danser, alors qu'avant il n'y avait que des vieux habillés comme pour aller à la messe du dimanche», rapporte Gerardo Sanchez. Il s'agit, en quelque sorte, d'un retour à l'essence du tango, que l'on dansait spontanément dans les rues de la capitale argentine.

C'est d'ailleurs dans cet esprit que la soirée de gala pour les 15 ans de Tango libre (10 juillet) débordera sur les trottoirs de l'avenue du Mont-Royal. Quelques passants se feront sûrement entraîner à l'intérieur, dans des classes transformées pour l'occasion en tableaux historiques, reproduisant l'ambiance des bordels, des années folles à Paris et des ports, où se dansait un tango enfiévré.

Collaboratrice du Devoir

FESTIVAL INTERNATIONAL DE TANGO DE MONTRÉAL

Du 5 au 13 juillet, à Tango libre, aux Serres municipales de Verdun et au Théâtre de verdure du parc Lafontaine
www.festivaldetangodemontreal.qc.ca

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE 30^e Forger

DU 21 JUIN AU 31 AOÛT 2008
(Tous les concerts sont présentés à 20 h 30 à moins d'avis contraire)

LE FESTIVAL INTERNATIONAL

MERCREDI 16 JUILLET
L'Art vocal
CANTABILE, quatuor vocal
De Bach aux Beatles!

JEUDI 17 JUILLET
La Musique de chambre
EVE & BASILE, jongleries musicales
FRANÇOIS RABBATH,
contrebasse
SYLVAIN RABBATH, piano

VENDREDI 18 JUILLET
Concert Hors-Série
Concert-Bénéfice pour le Fonds de Bourse
Jacqueline et Paul Desmarais
NIKKI YANOFSKY
Une chanteuse de jazz de 14 ans,
Un talent phénoménal!
Ella... of The 1 Swing

SAMEDI 19 JUILLET
Les Grands Concerts
ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE QUÉBEC
JEAN-FRANÇOIS RIVEST, chef
Stéphane Lemelin, piano
Karina Gauvin, soprano

LES BRUNCHES MUSIQUE

Virginie Hamel, voix, Vincent Gagnon, piano, Guillaume Bouchard, contrebasse / Voix du Brésil
Dimanche 20 juillet (1^{er} service 10h30 et 2^e service 12h30)

1 888-DFORGET (336-7438)
www.domaineforget.com

Hydro Québec, PICTET, CASINO CHARLEVOIX

Hydro Québec présente

festival Orford 2008

CÉLÉBREZ AVEC NOUS!

LES CHOIX DE KUERTI
Avec Anton Kuerti, piano
Samedi 5 juillet à 20 h

CONCERT DES LAURÉATS DU CONCOURS OSM STANDARD LIFE
Avec Michelle Nam, piano - Lauréate 2006
Andrew Wan, violon - Lauréat 2007
et Lorraine Prieur, piano
Mardi 8 juillet à 20 h

BRAHMS ET MENDELSSOHN
Avec le New Zealand String Quartet
et Wonny Song, piano
Vendredi 11 juillet à 20 h

HOMMAGE À PERLEMUTER
Avec Jacques Rouvier
et Anny Hwang, pianos
Samedi 12 juillet à 20 h

centre d'arts Orford | DU 20 JUIN AU 16 AOÛT
www.arts-orford.org | billetterie@arts-orford.org
T 819 843-3981 | 1 800 567-6155 (sans frais au Canada)

Hydro Québec, PICTET, CASINO CHARLEVOIX, American Airlines, ARCHAMBAULT, Université de Montréal, Institut de musique 90.7, Institut de musique 89.7, Yamaha, oalaxie, 89.7

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Après l'opéra au cinéma, les concerts sur Internet!

CHRISTOPHE HUSS

Ce soir, l'Orchestre philharmonique de Berlin et Simon Rattle jouent la 3^e Symphonie de Brahms dans votre salon. Et c'est gratuit! Cela passe par Internet grâce au nouveau portail Medici.tv lancé il y a tout juste un mois.

Ce n'est pas la première fois que des concerts classiques sont proposés sur Internet, mais cette fois-ci semble la bonne. D'abord parce que, aujourd'hui, la technologie est au point. Ensuite, parce que le site www.medici.tv dispose du contenu.

Le projet Medici.tv émane en effet de la société Medici Arts, producteur et distributeur de programmes audiovisuels, et peut compter sur les catalogues de deux joueurs majeurs du métier dans le domaine de la musique classique: la maison berlinoise EuroArts et la parisienne Idéale Audience, toutes deux déjà connues des mélomanes à travers des publications DVD. Idéale Audience, par exemple, est la cheville ouvrière depuis plusieurs années de la série Classic Archive, qui a fourni matière à plus de 50 DVD édités par EML.

Consommer du contenu

Le catalogue Medici Arts englobe 1500 heures de programmes et propose 30 nouveaux produits annuellement. Par-delà les chiffres, c'est de tout un réseau de relations au plus haut niveau et d'une crédibilité certaine que bénéficie ce nouveau protagoniste, une crédibilité qui repose sur des faits et non sur les fanfaronnades et les fantasmes qui furent le lot commun des trois plus grands fiascos de la sphère Web classique: andante.com, ludwigvanweb.com et Global Music Network (gmn.com), premier site à ambitionner la diffusion de vidéos musicales alors que la technologie n'offrait encore que des compromis. Tous ces projets ont englouti en pure perte des sommes phénoménales.

Aujourd'hui, les choses ont bien changé, alors même que les écrans de télévision et les écrans d'ordinateurs commencent petit à petit à se confondre. Des sociétés telles qu'Apple ou Sony, par exemple, misent d'ailleurs fortement sur les convergences de ces univers audiovisuels domestiques.

En entrevue au *Devoir*, Hervé Boissière, président de Medici.tv, estime que le moment est propice: «Le haut débit se développe très fortement, surtout en Europe, ce qui permet de transporter de la vidéo dans de bonnes conditions, et au niveau du public, on assiste à une migration rapide de la télévision vers Internet. Un public de plus en plus nombreux commence à consommer du contenu sur Internet.»

Les capacités techniques suggérées par Medici.tv sont un abonnement de type «2 méga» (monnaie courante en Europe), capable de délivrer en réalité entre 1 et 1,3 mégaoctet/seconde. L'encodage haut débit des vidéos diffusées par Medici.tv a été effectué selon ce standard, donnant le maximum d'espace (320k) au son, ce qui laisse 900k pour l'image, débit suffisant, selon M. Boissière, pour avoir une bonne fluidité des mouvements et une définition d'image très satisfaisante.

Sur le marché américain, puisque l'ADSL est beaucoup moins répandu, avec des formats majoritairement autour de 500 ou 600 ko/sec, Medici.tv propose un flux basse résolution, avec une image moins définie mais une qualité audio intacte.

Plusieurs marchés

Les dirigeants de Medici.tv espèrent une généralisation rapide du standard «2 méga» grâce à la fibre optique, misent sur une généralisation de l'offre de télévision IP et visent la diffusion sur les bouquets thématiques: «Medici sera alors une chaîne de référence dans le domaine de la musique classique.»

Si aujourd'hui le DVD représen-



La nouvelle production de *Zaïde*, de Mozart, mise en scène par Peter Sellars à Aix-en-Provence, est visible gratuitement sur Medici.tv. ELISABETH CARECCHIO

te 90 % du chiffre d'affaires de Medici, les prévisions laissent penser que d'ici à deux ou trois ans la part du contenu numérique augmentera de manière notable. Avec, néanmoins, selon Hervé Boissière, une incertitude majeure sur la part de la vidéo à la demande (VOD): «Je ne suis pas inquiet pour le DVD, si nous maintenons notre investissement. Certes, l'offre en magasin diminue, mais les clients s'approvisionnent ailleurs, puisque Amazon.com est devenue notre premier client. Aujourd'hui, la télévision IP progresse très fortement, mais la VOD ne décolle pas, y compris pour

les gros films américains. On sent un appel, mais on ne sait pas encore quels vont être la démarche payante et le modèle économique. La zone d'ombre est là.»

Aujourd'hui, Medici.tv propose des concerts gratuits en direct, disponibles pendant 60 jours, en provenance du Festival d'Aix-en-Pro-

vence, du Festival d'Aspen ou, bientôt, du Festival de Verbier. Ces concerts gratuits attirent un achalandage sur le site, où sont proposés des concerts payants (en VOD). Le projet Aspen (captation et diffusion), entièrement payé par une commandite privée, permettra de faire connaître Medici.tv en ter-

re nord-américaine. À terme, l'idée est d'ouvrir la plate-forme à d'autres producteurs. Medici deviendrait ainsi le premier et incontournable «hub» vidéo classique sur Internet. Voilà l'enjeu...

Collaborateur du Devoir

Bell présente **FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC** en collaboration avec **LES GRANDS ÉVÉNEMENTS** et **Desjardins**

3 au 13 juillet 2008

EN ACCORD AVEC **LÉVON SAYAN**

6 CHARLES AZNAVOUR

12 THE MUSICAL BOX

infestival.com

Hydro Québec, METRO, LOTO QUÉBEC, lait, Ford, VACANCES transat, M, Alex Castonguay

Télex nos **400 ans!**

PTVA, LE DEVOIR, Ville de QUÉBEC, INFO FESTIVAL Bell 418-529-5200 1 888-992-5200 infestival.com

Hydro Québec présente **LE FESTIVAL DE Lanaudière** en collaboration avec LA PRESSE

MUSIQUE, NATURE ET ENCHANTEMENT! DU 5 JUILLET AU 3 AOÛT 2008 À JOLIETTE www.lanaudiere.org

DE BACH AUX BEATLES CONCERT Desjardins
DIMANCHE 6 JUILLET / 14 H / Amphithéâtre de Joliette

CANTABILE - THE LONDON QUARTET
Consacré « Ensemble virtuose à cappella favori » de la BBC. De Brel à Brahms, d'Ellington à Gershwin et de Bach aux Beatles.

Cantabile fait aussi la part belle aux chansons de Frank Sinatra et d'Yves Montand.

BILLETTS : 25 \$, 23 \$, 20 \$, 18 \$, PELOUSE 12 \$

LES FRÈRES DAVID ET ALAIN LEFÈVRE EN RÉCITAL CONCERT CARGO
LUNDI 7 JUILLET / 20 H / Église de Berthierville
780, rue Montcalm, Berthierville, J0K 1A0

Alain LEFÈVRE, piano
David LEFÈVRE, violon
Voici une rare occasion d'entendre, réunis le temps d'un récital, le pianiste

Alain Lefèvre et son frère, David Lefèvre, premier violon solo à l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo.

FRANCK : Sonate pour violon et piano en la majeur

MATHIEU : Fantaisie pour violon et piano
LEKEU : Sonate pour violon et piano en sol majeur
BILLETTS : 30 \$

UNE CATHÉDRALE ROMANTIQUE SIGNÉE LISITSA
MARDI 8 JUILLET / 20 H / Église de Saint-Paul-de-Joliette
8, rue Brassard, Saint-Paul-de-Joliette, J0K 3E0

Valentina LISITSA, piano
Selon le *Chicago Tribune* « sa technique resplendit comme du verre taillé ». « Sa formidable virtuosité technique

n'a d'égal que le délice visuel qu'elle procure. »
SCHUMANN : Kinderszenen, op. 15
BEETHOVEN : Sonate en fa mineur, op. 57 n° 23 (« Appassionata »)

RACHMANINOV : Étude-Tableau op. 39 n° 6 & Préludes op. 32 et op. 23
LISZT : Totentanz
BILLETTS : 25 \$

SOUS LES FRESQUES DE MICHEL-ANGE
JEUDI 10 JUILLET / 20 H / Église de Saint-Esprit / 81, rue Saint-Isidore, Saint-Esprit, J0K 2L0

STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE DE MONTRÉAL
Christopher JACKSON, direction

Les somptueuses voix du Studio de musique ancienne de Montréal rendent hommage aux musiques qui ont fait les riches heures de la Rome éternelle.

Œuvres sacrées de PALESTRINA, MARENZIO, UGOLINI, MAZZOCCHI, etc.
BILLETTS : 25 \$

CÉLÉBRATION PUCCINI CONCERT JOLLETTE
VENDREDI 11 JUILLET / 20 H / Amphithéâtre de Joliette

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE QUÉBEC
Yoav TALMI, direction
Sondra RADYANOVSKY, soprano
Richard MARGISON, ténor

PUCCINI : Aïrs et duos tirés de *La Bohème*, *Madama Butterfly*, *Turandot*, *Tosca*, etc.

BILLETTS : 50 \$, 47 \$, 38 \$, 29 \$, PELOUSE 15 \$

ACTIVITÉ LE JOUR DU CONCERT SOUPER-CROISIÈRE SUR LE FLEUVE vers l'Amphithéâtre de Joliette
Tous les détails dans la section Forfaits de notre site Internet

PROGRAMME DE SAISON COMPLET
Site Internet : www.lanaudiere.org
Courriel : festival@lanaudiere.org
Téléphone : 1 800 561-4343 ou 450 759-7636

BILLETTERIE
1 800 561-4343 [jour]
1 866 842-2112 [soir]

Hydro Québec, Desjardins, Canada, SAO, JOLIETTE, ESPACE MUSIQUE 100.7, YAMAHA

exCentris
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206
15h00 - 19h25

FARO, LA REINE DES EAUX
/ SALIF TRAORÉ

CINÉMA

Meilleure première œuvre FESTIVAL INTERNATIONAL DU ROMAN 2007
Sélection officielle FESTIVAL INTERNATIONAL DU THÉÂTRE ET DU CINÉMA 2007
Film d'ouverture FESTIVAL 2007 Film de clôture AFS 2007

Faro
la reine des eaux
MICHÉL MPAMBARA
SOTICAR KOUYATÉ, RÉALISATEUR

À L'AFFICHE!



My Winnipeg, de Guy Maddin: un film personnel, intime, irrespectueux des conventions, entièrement libre.

Une exceptionnelle réussite

MY WINNIPEG
De Guy Maddin. Avec Darcy Fehr, Ann Savage, Amy Stewart, Louis Negin, Brendan Cade, Wesley Cade. Scénario: G. Maddin, George Toles. Image: Jody Shapiro. Montage: John Gurdebeke. Musique: Joseph Vitarelli. Canada, 2007, 80 min.

MARTIN BILODEAU
Film sur Winnipeg, film sur Guy Maddin (*The Saddest Mu-*

sic in the World, Brand Upon the Brain), *My Winnipeg*, comme son titre l'indique, superpose les deux identités, celle de la ville d'hiver, celle du cinéaste, qualifié en Europe de «postmoderniste des Prairies».

L'œuvre, hallucinée, poétique, est filmée dans un noir et blanc granuleux qui, d'une part, évoque l'hiver et, d'autre part, fait l'effet d'un rideau translucide sur les souvenirs du passé. Souvenirs de la ville, fondée quatre ans avant la naissance de la grand-mère du cinéaste et qui a connu plusieurs mutations au cours des cinq décennies d'existence de Maddin. Souvenirs de ce dernier, qui y reconstruit avec des acteurs (dont la formidable Ann Savage, venimeuse femme fatale du classique *Detour*, d'Edgar G. Ulmer, qui ici joue sa mère) des épisodes quasi muets de sa jeunesse, passée au deuxième étage d'un commerce d'un quartier populaire. Souvenirs, enfin, de cinéma et d'histoire de l'art, puisque le film est un somptueux et très bizarre collage d'influences et de reminiscences, qui va de l'expressionnisme allemand au film noir, en passant par le dadaïsme, l'avant-garde soviétique et le mélodrame hollywoodien.

La scène montrant des che-

vaux emprisonnés dans les glaces de la rivière, à elle seule digne d'une installation muséale, sert pour sa part de contrepoint surréaliste à un film dont la forme, en soi, est un vrai bijou d'imagination. Un train traverse la nuit de Winnipeg, avec à son bord un narrateur qui, plongé dans un sommeil agité, évoque les mutations de cette ville d'hiver plantée au beau milieu des Prairies canadiennes. Maddin n'en fait pas l'apologie. Mais l'ironie de la narration, très «film noir», cache une profonde tendresse pour ce lieu aux mille visages, assumés dans l'après-guerre, défigurés au tournant du millénaire.

Comme Gilles Carle qui, ayant reçu de l'ONF la mission de réaliser un documentaire sur le déneigement à Montréal, avait accouché de *La Vie heureuse de Léopold Z*, l'auteur de *Careful* et d'*Archangel* a détourné une commande «officielle» pour réaliser un film personnel, intime, irrespectueux des conventions, entièrement libre. Il gagne sur tous les fronts. Mais je crains toutefois que seuls les initiés de son univers seront à même de prendre la pleine mesure de sa réussite.

Collaborateur du Devoir

Un héros pas très discret

HANCOCK
Réalisé par Peter Berg. Scénario de Vy Vincent Ngo et Vince Gilligan. Avec Will Smith, Charlize Theron, Jason Bateman, Eddie Marsan. États-Unis, 2008, 92 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Peut-être vous souvenez-vous de Peter Berg. Jeune acteur passe-partout de la fin des années 1980, on le confondait volontiers avec Ethan Hawke... mais jamais à son avantage. Ainsi, après quelques rôles prometteurs dans l'excellent *A Midnight Clear*, de Keith Gordon, et surtout le sulfureux et très habile *The Last Seduction*, de John Dahl, Berg a changé son fusil d'épaule et opté pour la réalisation. Son premier long métrage, *Very Bad Things*, s'il était loin d'être parfait, avait en revanche le courage de ses convictions et maintenait un ton sardonique, voire radical, de bout en bout. Alignant depuis cinq ans les grosses productions (*The Rundown*, *The Kingdom*), le réalisateur propose avec ce *Hancock* un film d'une rare naïserie.

Certes, la saison estivale a ses traditions, ses incontournables, tels les mille festivals de Montréal et les films de Jerry Lewis à TVA. Et en provenance de Hollywood, les films de superhéros. Au printemps, *Iron Man* a cartonné. *The Incredible Hulk* vient de prendre l'affiche et les nouveaux opus de *Batman* et *Hellboy* sont déjà prêts à prendre relève et cagnotte. L'an passé, ce fut *Spider-Man 3* puis *Fantastic 4: Rise of the Silver Surfer*. Traditions, donc. Et tout cela est juste et bon, dans la mesure où on sait toujours un peu à quoi s'attendre, ce qui, pour plu-

sieurs, est rassurant quand vient le moment de sortir le porte-monnaie et, à cet égard, on ne saurait les blâmer. L'effet pervers, cependant, est une surabondance de suites allant souvent déclinant en matière d'inventivité. Remarquez en outre que, des films susmentionnés, un seul, *Iron Man*, n'est pas à la remorque d'une œuvre précédente. C'est en soi révélateur quoique, dans ce cas précis, il est d'ores et déjà établi qu'au moins deux wagons seront accrochés à cette nouvelle locomotive.

Ce long préambule pour établir le fait qu'initialement, l'arrivée d'un *Hancock*, superhéros nonchalant, susceptible, immature et alcoolique, avait de quoi faire sourire. La proposition pouvait légitimement soulever l'intérêt. Déception. Une fois de plus, une prémisse inusitée se voit gâchée par un scénario enchaînant sans consistance aucune des développements arbitraires et des retournements de situation télégraphiés. En gardant leur «grosse surprise» pour le dernier tiers, les scénaristes trahissent une naïveté proche de l'aveuglement. D'autant plus que la réalisation maladroite de Berg vend le punch en question dès le début par une succession de gros plans peu subtiles sur des visages sans mystère.

Au final, *Hancock* ne brillera sans doute pas dans les filmographies de Will Smith et de l'habituellement plus inspirée Charlize Theron. Un autre comme ça et la gagnante de l'Oscar pour l'interprétation féminine (*Monster*) pourra aller réclamer un *Razzie* et ainsi rejoindre la camarade Halle Berry. Un programme double avec *Catwoman*, ça vous tente?

Collaborateur au Devoir

Carnaval de conventions

KIT KITTREDGE - AN AMERICAN GIRL

De Patricia Rozema. Avec Abigail Breslin, Julia Ormond, Chris O'Donnell, Joan Cusack, Stanley Tucci, Max Thieriot, Willow Smith, Jane Krakowski, Glenn Headly. Image: David Boyd. Montage: Julie Rogers. Musique: Joseph Vitarelli. États-Unis, 2008, 98 min.

MARTIN BILODEAU

Comment vous dire ceci sans passer pour le pire des cyniques: au cinéma, la maternité est mauvaise conseillère. Désireuse de faire un film qui plairait à sa fille, Léa Pool avait plus ou moins effacé les signes de sa belle personnalité de cinéaste avec *Le Papillon bleu*. Découverte elle aussi dans les années 80 avec des films audacieux à l'écriture singulière (*Le Chant des sirènes*, notamment), la Torontoise Patricia Rozema emprunte le même chemin, pour les mêmes raisons, avec *Kit Kittredge - An American Girl*, inspiré de la série de romans jeunesse de Vale-

rie Tripp. Le résultat n'est guère plus concluant.

De fait, on se pince devant ce carnaval de conventions éculées et de caricatures, que Rozema met en scène avec une sorte d'ivresse feinte, appelant de toutes ses forces vives une inspiration qui n'est jamais venue. Dommage pour elle, dommage pour nous, qui devons subir ce divertissement joli comme une boutique de cadeaux, mais ennuyant comme la pluie, campé pendant la Crise dans un Cincinnati sous le maquillage duquel émerge Toronto.

La petite héroïne, Kit Kittredge, incarnée par la très attachante Abigail Breslin (*Little Miss Sunshine*), est une journaliste en herbe, qui consigne dans des articles qu'elle espère voir paraître dans un grand quotidien les bouleversements produits par la crise économique autour d'elle. Laquelle crise a pénétré dans son foyer, envoyant le papa chômeur (Chris O'Donnell) à Chicago pour y chercher du travail, faisant entrer des pensionnaires que sa mère au grand cœur (Julia Ormond, trop rare) bichonne pour quelques sous de loyer. Une peinture de milieu,

certes fragile, semble prendre forme avant qu'une série de larcins, que des vagabonds sont soupçonnés de commettre, ne plonge l'enfant et ses amis dans une enquête aux retournements surprenants.

Surprenant étant un bien grand mot, à ne pas détacher du contexte de cette œuvre prévisible sur la télé-rance, l'entraide, la perte d'innocence et la prise de parole, bref sur un chapelet de vertus que Rozema défend avec ardeur, mais sans convaincre. Et pour cause: son film, produit par Julia Roberts (elle aussi maman depuis peu), est artificiel, respire l'effort et n'arrive pas à donner vie à ses personnages. Au-delà de la petite Breslin, en qui on sent qu'un vrai feu brûle (mais pour combien de films encore?), le reste de la galerie se distribue entre transparence (Glenn Headley, Chris O'Donnell) et bouffonnerie. À ce dernier titre, la palme revient à Joan Cusack, une excellente actrice pourtant mais qui, sans boussole, surjoue au possible. Est-elle à plaindre ou à blâmer?

Collaborateur du Devoir

★★★★★
John Griffin, THE GAZETTE
★★★★★
Marc-André Lussier, LA PRESSE

DE L'AUTRE CÔTÉ
FATIH AKIN

10^e semaine!
LE FORUM 22

ARCHAMBAULT

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
du 24 au 30 juin 2008

- 1 THE SPIDERWICK CHRONICLES
- 2 10,000 BC
- 3 PASSE-PARTOUT Coffret 4
- 4 GENESIS When in Rome 2007
- 5 CRUISING BAR
- 6 ZZ TOP Live From Texas
- 7 LES MYSTÉRIEUSES CITÉS D'OR
- 8 PERSEPOLIS
- 9 BORDERLINE
- 10 IMAGES DE QUÉBEC : 1600-2008
- 11 LE PEUPLE INVISIBLE
- 12 DJ TËSTO Elements of Life : World Tour
- 13 400^e ANNIVERSAIRE DE QUÉBEC
- 14 24 Saison 1
- 15 PICOTINE Coffret 1
- 16 POIROT Coffret 3
- 17 MARTIN MATTE Histoires vraies
- 18 FUTURAMA Beast with a Billion Backs
- 19 INDIANA JONES The Adventure Collection
- 20 CÉLINE DION A New Day : Live à Las Vegas

FESTIVAL DES ARTS DE SAINT-SAUVEUR
31 juillet - 10 août 2008

FASS DANSE !

KIBBUTZ CONTEMPORARY DANCE COMPANY (ISRAËL)
MIMULUS (BRÉSIL)
GAUTHIER DANCE (ALLEMAGNE)
CAS PUBLIC (QUÉBEC)
HOMMAGE KUDELKA (CANADA)

FASS MUSIQUE !

OLIVER JONES ET RANEE LEE
LE PETIT ROI
GEORGIA FUMANTI
DANIEL TAYLOR

www.fass.ca
TICKETPRO 1-866-908-9090

Québec Patrimoine canadien Canadian Heritage

Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

LE DEVOIR

www.cinemaduparc.com / 48\$ POUR 10 FILMS!
...des comédies, de la musique, des drames, de l'aventure, des classiques, des films récents, tous des films à voir,
MY WINNIPEG, LUZ SILENCIOSA ...et GLOBAL METAL
...et JEANNE MOREAU ...et GLOBAL METAL
CINÉMA DU PARC
3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT 3575 Du Parc 514-261-1900

« Distribution somptueuse. » - J.Roy, L'HEMANTHE
« On jouira pleinement de l'Heure zéro. » - L.Évot, LIBÉRATION
« Dialogues gourmands, photo sublime. » - A.Bon, TÉLÉVISIONS

AGATHA CHRISTIE
UN FILM DE PASCAL THOMAS
L'HEURE ZÉRO

Danielle DARRIEUX, Alessandra MARTINES, Chiara MASTROIANNI
François MOREL, Melvil POUPAUD, Laura SMET, Clément THOMAS

À L'AFFICHE DÈS LE 11 JUILLET! EX-CENTRIS

APRÈS LA VIE DES AUTRES, LES FAUSSAIRES ET DE L'AUTRE CÔTÉ, LE NOUVEAU FILM ALLEMAND ACCLAMÉ DANS LE MONDE ENTIER.

★★★★
JOHN GRIFFIN, THE GAZETTE

« MAGNIFIQUEMENT INTERPRÉTÉ PAR DEUX ACTRICES REMARQUABLES. »
MARC-ANDRÉ LUSSIER, LA PRESSE

QUATRE MINUTES
MONICA BEEBEFREU, HANNAH HERZSPRUNG
UN FILM DE CHRIS KRAUS

VERSION ORIGINALE ALLEMANDE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
CINÉMA Carabien 2306 (Département 5, 721-6000) EX-CENTRIS
MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE
VERSION FRANÇAISE LE CLAP

À L'AFFICHE! V. ORIGINALE ALLEMANDE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS LE FORUM 22

DE VISU

De Londres à Tokyo

Entre Tokyo, et ses 35 millions d'habitants, et Londres, où ne vivent que sept «maigres» millions d'âmes, il n'y a pour ainsi dire, à première vue, aucune commune mesure. Il y en a pourtant une, propre à toutes les mégapoles du monde: malgré leur densité, elles continuent à se développer, voire à se transformer. Voici comment, selon Stephen Taylor et Ryue Nishizawa.

PERSPECTIVES DE VIE À LONDRES ET À TOKYO

Stephen Taylor et Ryue Nishizawa
Centre canadien d'architecture,
1920, rue Baile,
jusqu'au 26 octobre.

JÉRÔME DELGADO

Une maison pleine d'arbres, sans murs; une autre à la façade si neutre que l'on ne devine pas le bijou de lumière derrière... Lorsque l'espace et les ouvertures manquent, les solutions en architecture résidentielle peuvent être surprenantes, comme le montre l'exposition *Perspectives de vie à Londres et à Tokyo imaginées par Stephen Taylor et Ryue Nishizawa*. Architectes novateurs et sensibles aux conditions de vie, Stephen Taylor et Ryue Nishizawa exercent leur métier dans des contextes, urbains et culturels, à des années-lumière l'un de l'autre: le premier vit et travaille à Londres, le second à Tokyo. Le Centre canadien d'architecture a eu la bonne idée de les réunir et révèle la teneur humaniste qui les rapproche en s'appuyant sur des photos grand format, des vidéos et des maquettes sobres, presque minimalistes.

Les projets résidentiels de Taylor et de Nishizawa apparaissent dès lors comme des oasis dans la froideur urbaine. Les deux exploitent la moindre parcelle, élaborent des petits nids bien chaleureux, le Britannique dans un Londres pris avec son passé et ses restrictions (*Maison sur Charlotte Road et Trois petites maisons* étant d'étonnantes solutions), le Japonais à la manière très orientale, zen et ouverte.

Dans le contexte actuel de croissance sans fin qui fait que la population mondiale urbaine est désormais majoritaire, l'exposition *Perspectives de vie à Londres et à Tokyo* est à prendre d'un point de vue critique. Elle poursuit ces questionnements sur la manière dont on pense aujourd'hui les villes, questionnements que le «nouveau» CCA mène depuis qu'il est dirigé par Mirko Zardini et son bras droit, Giovanna Borasi — qui agit ici comme commissaire.

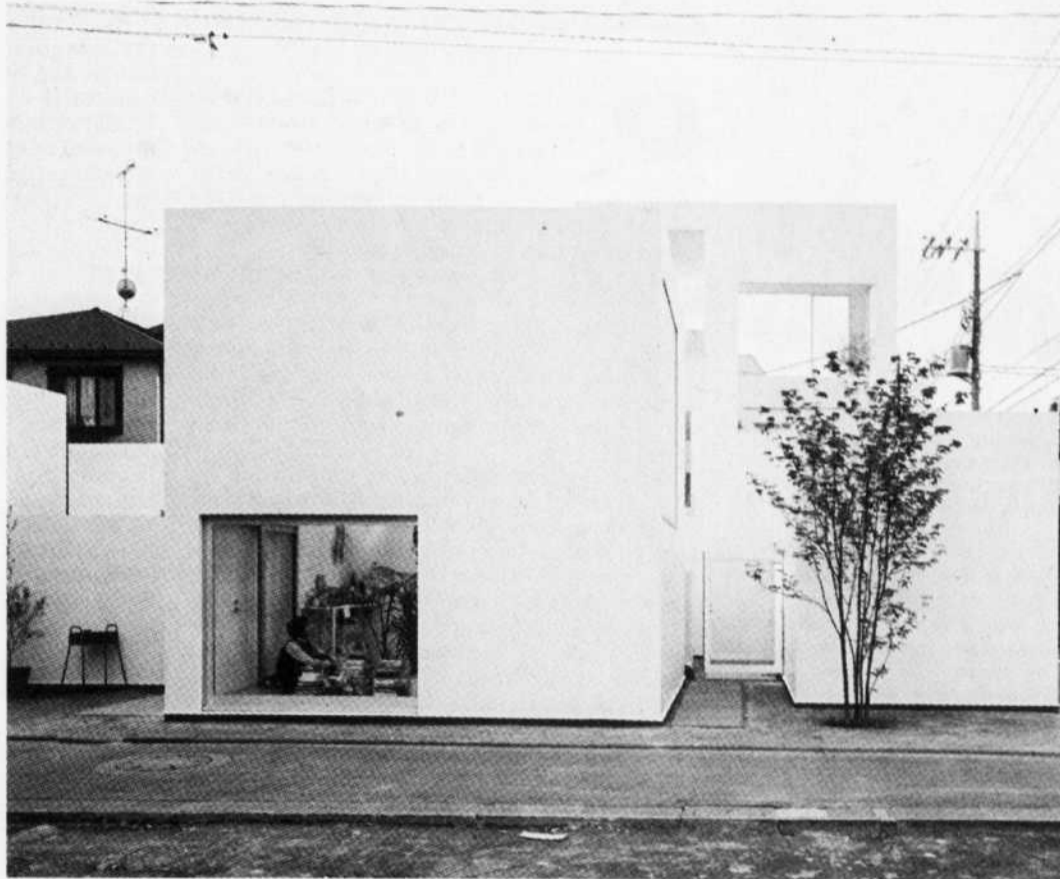
Perspectives de vie... est la quatrième expo aux dimensions urbaines, sociales et environnementales du tandem italien. Elle est de la même mouture que *Sensations urbaines*, Gilles Clément/Philippe Rahm — *Environnement: manières d'agir pour demain et 1973: désolé, plus d'essence*. Elle est peut-être la plus réussie, alliant l'audace de la signature des deux architectes et la lisibilité du propos, chose souvent absente rue Baile. Et elle porte sur des réalisations à «hauteur» des visiteurs. Ces perspectives de vie se traduisent par des projets, résidentiels, dans lesquels on se projette sans problème.

Des solutions d'avenir

Perspectives de vie... est une bouffée d'air frais et, si l'on peut le formuler ainsi, de solutions d'avenir. Malgré le caractère utopiste de certains projets: la *Maison-jardin* de l'architecte japonais, un bâtiment sans murs (!), superpose plusieurs dalles horizontales, «chaque niveau se composant d'une pièce et d'un jardin». Cet édifice est le seul parmi ceux exposés à ne pas être terminé.

Les deux architectes se sont investis dans le design de l'exposition, signant chacun leur partie, s'appuyant sur de nouvelles maquettes et, dans le cas de Nishizawa, sur des textes de présentation. Ce qui donne à l'ensemble sa particularité, des couleurs bien personnelles, un ensemble reprenant la sobriété et l'élégance des bâtiments de Londres et de Tokyo.

La partie Taylor demeure néanmoins confuse, plus conservatrice aussi, malgré les maquettes audacieuses qui ouvrent le parcours. D'une salle à l'autre, on ne sait



La maison Moriama, à Tokyo

TAKASHI HOMMA



L'intérieur de la maison de l'architecte Stephen Taylor sur Charlotte Road, à Londres

SIMON LEWIS

trop de quels projets il s'agit, les thèmes ici, énumérant des réalisations là. Reste qu'entre les *Trois petites maisons* en rang et le vaste aménagement urbain d'un quartier historique bordé par une voie ferrée (*Rainham Village*), l'architecte londonien possède plusieurs pistes.

Du côté de Nishizawa, c'est le contraire, comme si la retenue nipponne s'était avérée la meilleure. Sans aucun plan (chose rare au CCA), s'en tenant à un projet par salle, la signature de l'architecte tokyoïte frappe par son originalité et sa modes-

tie. Pour rendre compte de l'environnement de cette belle utopie de «maison et jardin», Nishizawa a opté pour une maquette où d'immenses cubes blancs expriment la rigidité et la banalité des gratte-ciels voisins. Entre ces monstres de béton surgit une surprise et petite construction.

La Maison A (2006), autre solution très verte, comporte plusieurs pièces, comme s'il s'agissait de modules indépendants, répondant ainsi au souhait du client de pouvoir s'adapter au gré de ses visiteurs. Cet esprit de blocs indépendants, aux fonc-

tions et formats différents mais composant un tout, est encore plus éloquent dans la *Maison Moriama* (2005). Il s'agit officiellement d'une maison, mais elle a l'air de comporter plusieurs (petites) résidences, faites pour des gens vivant selon la simplicité volontaire et le dogme du rangement.

De Londres à Tokyo, les manières de faire sont fort distinctes. L'expo ne le nie pas. Elle prouve que la qualité de vie, l'intimité et le droit au logis peuvent encore être appliqués dans les cités étouffantes, comme dans les deux cas abordés. On peut espérer que chaque ville trouve son Taylor ou son Moriama.

Collaborateur du Devoir

Une avenue revue et corrigée

PEEP SHOW

Paysages éphémères, avenue du Mont-Royal, jusqu'au 31 août

JÉRÔME DELGADO

Devenue une tradition estivale, l'événement *Paysages éphémères*, pour sa quatrième édition, est revu et corrigé. Et prend du poids, réussissant, par exemple, à faire fermer l'avenue du Mont-Royal à la circulation le temps d'une parade. Sur une voie plus critique et plus audacieuse, *Paysages éphémères* revient bousculer les habitudes commerciales du Plateau.

La réorientation ne tient pas seulement à la parade offerte en guise de vernissage. Mais ce «carnaval», gracieuseté des Fermières obsédées, collectif incisé de Québec, donne le ton: voici des œuvres vraiment éphémères, et provocantes, réunies sous le titre *PEEP show* — pour «Paysages éphémères/Espace public».

Finies les immenses chaises vert fluo d'hier, gentilles et ludiques; c'est le temps des banderoles noires anarchistes, déroulantes de silence — œuvre de Mathieu Beauséjour surplombant l'avenue à plusieurs intersections.

Cette quatrième édition de *Paysages éphémères* se distingue du fait que, sur les dix projets disséminés entre le parc des Compagnons et la place Gerald-Godin, sept sont le choix d'un commissaire invité, Stéphane Bertrand. Une première. Les autres œuvres ont été choisies, comme lors des trois précédentes éditions, selon la formule usée du concours.

Le *PEEP show*, c'est de Bertrand, qui s'est inspiré de la définition du terme — «une boîte noire dans laquelle défilent des images», dit-il —, et non de l'industrie du sexe, pour s'éloigner de la représentation «convenue» de la ville et en particulier de la trop commerciale avenue du Mont-Royal. «J'ai

voulu un regard oblique sur la ville, ouvrir une fenêtre, dit le commissaire. [Lors des éditions précédentes], c'était trop statique, trop installatif pour *Paysages éphémères*, qui appelle à la mobilité, au nomadisme... Sur Mont-Royal, tout est saturé, il n'y a pas de friches urbaines, pas d'espaces vacants. Pourquoi on n'enlèverait pas? Soustraire plutôt que rajouter», a-t-il suggéré aux artistes.

Mathieu Beauséjour, avec ses banderoles noires exemptes de toute information, y compris le *www*, propose «un moment de repos visuel». Il rompt si bien avec nos habitudes que les gens de Vues d'Afrique ont pris une de ses bannières pour du vide et l'ont remplacée par une des leurs.

Le collectif Ekip a aussi joué avec le vide: les trois structures *Mékano-Royal*, faites d'objets pauvres (du mobilier en acier utilisé comme support), ressemblent davantage à une armature qu'à une œuvre terminée. Pourtant, elles expriment avec calme, et en symbiose avec les lieux, ce besoin criant de tout laisser tomber. Rien à vendre, sinon de la poésie.

Stéphane Bertrand a privilégié des formes d'art davantage éphémères ou, comme il le dit, «provisaires». Des gens de la performance (Les Fermières obsédées), de l'intervention sociale (le collectif Syn), de l'art relationnel (José Luis Torres) font partie de sa sélection.

Aussi, l'exposition se divise en deux temps: un premier volet est en cours jusqu'à demain; le second se tiendra à la fin d'août, pour lequel viendra le collectif danois RACA — une autre première, cette invitation à des étrangers. Stéphane Bertrand promet que l'intervention à la sortie du métro, une bibliothèque nocturne (dès minuit), marquera les esprits. Et elle donnera à la place Gerald-Godin l'identité littéraire qui lui revient.

Collaborateur du Devoir



Les Fermières obsédées participeront à l'événement festif *Paysages éphémères*.

DENIS FARLEY

LE FESTIVAL DE LANAUDIÈRE
2 août - Kent Nagano et l'OSM

17 août - Histoire et nature à Montebello

L'EXPOSITION DU 400e - LE LOUVRE À QUÉBEC
Samedi 23 août - et mardi 21 octobre

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Antoine Pentsch
Afflux de la main

aquarelle

Jusqu'au 12 juillet 2008

GALERIE BERNARD

3928 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-19h samedi 12h-17h www.galeriebernard.ca



la Galerie d'art Stewart Hall
176, Bord du Lac, Pointe-Claire

Du 6 juillet au 24 août 2008

États de la matière

Conceptuel, permanent, éphémère, immatériel, malléable, résilient, tangible, limpide, durable, fragile, solide, mou, dur

une exposition réunissant les installations de

Karilee Fuglem

Michel Goulet

Douglas Scholes

Pique-nique sur la terrasse et Vernissage le dimanche 6 juillet, de midi à 16 h

Activité créative pour la famille dans le parc animée par Douglas Scholes, midi à 14h30

Info : 514 630-1254

www.ville.pointe-claire.qc.ca



les
MUSÉES
l'ÉTÉ

GRANDES EXPOSITIONS ET ACTIVITÉS ESTIVALES
PARTOUT AU QUÉBEC

Programmation en ligne: www.musees.qc.ca

(SMQ)
Société des musées québécois

TELE-Québec

Québec

LIVRES



STÉPHANE DE SAKUTIN AFP

Née en 1962 dans une famille de la petite bourgeoisie du Bangladesh, l'écrivaine-médecin Taslima Nasreen est la cible en 1992 d'un groupe fondamentaliste. En 1993, le gouvernement bangladais interdit son roman *Lajja* (*La Honte*). En 1994, elle s'installe en Suède mais continue de provoquer dans son pays natal des manifestations d'opposition. Sa vie sera bientôt partagée entre l'Inde et les États-Unis. En 2007: sa tête est mise à prix. En 2008, elle reçoit le prix Simone de Beauvoir.

Taslima Nasreen, éternelle proscrite

Bannie en 1994 de son pays, le Bangladesh, sous la menace des islamistes, l'écrivain féministe pensait avoir trouvé refuge en Inde. Bref répit. Elle vient à nouveau d'être contrainte à l'exil.

FRÉDÉRIC BOBIN

Paris — Voilà quatorze ans qu'elle est apatride. Du Bangladesh — d'où elle a été bannie en 1994 — à Stockholm, de Calcutta à Paris, elle est rompue au jeu de l'errance, aux passages fugaces dans les hôtels, aéroports et festivals littéraires. Alors, Taslima Nasreen s'y est faite. L'écrivain bangladais, féministe pourchassée par les fondamentalistes musulmans, s'est coulé dans la figure de l'exilé permanent.

Elle sacrifie à tout. Aux séances de photos dans la lumière tamisée d'un salon. Au programme de rendez-vous au pas de course concocté par son éditeur parisien. Aux deux gardes du corps qui l'embarquent dans une voiture blindée pour parcourir trois cents petits mètres. Sans rechigner, Taslima Nasreen se plie au rituel de la proscrite de marque.

Est-ce à dire qu'elle s'y complait? Sûrement pas. On peut la trouver outrancière, naïve ou inconsciente, mais nul ne pourra jamais la soupçonner d'insincérité. Elle bout encore de colère. «*Je suis toujours en état de choc*», souffle-t-elle. Ce «choc», c'est d'avoir été «forcée au départ» de l'Inde, ce pays où elle avait enfin trouvé refuge en 2005 après plus d'une décennie de déracinement en Occident, l'âme broyée par le mal du pays.

À Calcutta, Taslima Nasreen se sentait comme chez elle. C'est le Bengale, après tout. La frontière barbelée le sépare peut-être du Bangladesh voisin, mais elle n'abolit ni la langue bengalaise, ni la culture bengalaise, ni les parfums bengalais. Aussi Taslima la Bengale y était fort heureuse, immergée dans ses racines. «*Calcutta, c'est ma seconde patrie*», insiste-t-elle. *Les traditions du Bengale coulent dans mes veines comme une force vitale*.

Pourtant, à l'automne 2007, elle y revit le même cauchemar qu'en 1994 à Dacca, la capitale du Bangladesh, qu'elle avait alors dû fuir sous la menace de manifestants islamistes ivres de haine. Brutal retour en arrière, réédition du scénario halluciné: fatwas lancées par des imams, sa tête mise à prix, émeutes de rue, plongée dans la clandestinité. Les fondamentalistes sont déchaînés par la parution de certains de ses livres aux titres claquant comme des appels à la révolte des femmes: *Brûlons les burqas*, *Les femmes n'ont aucune patrie*.

Mais Taslima n'est pas abattue. Elle pense que l'orage va vite se dissiper, que l'Inde «laïque, démocratique, éclairée, progressiste et tolérante» va la protéger, va continuer à lui offrir son hospitalité. L'Inde multiconfessionnelle n'est pas le Bangladesh musulman, pense-t-elle. Quel n'est pas son accablement quand elle prend la mesure de son illusion! Elle n'est en fait qu'un «paria», un «fardau», un fauteur de troubles dont chacun veut se débarrasser.

Les chemins de l'errance

Acculée au départ de Calcutta, elle se replie à Jaipur (Rajasthan), puis à New Delhi, la capitale. Là, elle est littéralement assignée à résidence dans un lieu secret, une pauvre chambre où seuls «deux lézards souffreteux» lui tiennent compagnie. Elle devient une sorte de «prisonnière», confinée par le gouvernement fédéral indien au nom de sa sécurité personnelle. En haut lieu, on lui adresse des messages: il faut qu'elle évite dorénavant de «blesser les sentiments religieux» d'une partie de la population, un enjeu hautement sensible dans un Etat indien régulièrement secoué par des affrontements entre hindous (majoritaires) et musulmans (minoritaires). Elle s'y refuse. «*Si la liberté d'expression a un sens*, proteste-t-elle, *j'ai le droit de blesser les sentiments religieux de certains*».

Son intransigeance exaspère. On le lui fait payer en prolongeant son régime quasi carcéral. Elle finit par comprendre la manœuvre: faute de pouvoir l'expulser — cela ferait très mauvais effet —, l'Inde veut la pousser à s'exiler d'elle-même. Elle résiste, se cabre. Puis elle finit par céder, minée par des ennus de santé. À la mi-mars, elle s'envole vers la Suède, défaite. Durant ces semaines d'isolement, elle a continué à écrire, jetant sur le papier son désarroi, son désespoir, scandés par cette entêtante question: «*Quel crime ai-je commis?*» La chronique de ce nouveau bannissement vient de paraître en français sous le titre *De ma prison* (Éditions Philippe Rey).

«*En Occident*, dit-elle, *je me considère comme debout à un arrêt de bus, attendant le bus qui me ramènera chez moi, dans le sous-continent [indien] où ma vie a un sens*». Ce «sens», c'est le «combat en faveur des femmes opprimées». Et dans ce combat-là, elle bute sur la religion, immanquablement. «*Je critique toutes les religions, pas spécialement l'islam*, précise-t-elle. *Je critique aussi l'hindouisme en raison des discriminations contre les femmes qu'il justifie. Mais il n'y a que les musulmans qui se sentent offensés par mes critiques et me menacent de leurs fatwas. Les autres ne m'attaquent pas. Est-ce que cela signifie qu'il n'y a pas de place pour la critique dans l'islam?* interroge-t-elle. *Mais comment une société peut-elle évoluer, s'arracher à la stagnation, si elle refuse toute critique?*»

En Inde, son combat est mieux compris qu'il ne l'était au Bangladesh. Des soutiens se sont manifestés. Mais la mobilisation en sa faveur est restée limitée, en tout cas impuissante à renverser le cours des choses. Taslima Nasreen sait que le camp des intellectuels «progressistes», sa famille naturelle, ne la défend que très timidement, voire la fustige comme irresponsable. On lui reproche d'en faire trop, de verser dans la provocation. «*Ces intellectuels me trouvent trop radicale*, reconnaît-elle. *À leurs yeux, on peut critiquer les fondamentalistes, mais pas l'islam en tant que tel. Or, en critiquant le Coran, je franchis la ligne rouge. C'est pourtant ma conviction: le Coran n'est pas bon pour l'humanité et les droits des femmes*».

Elle a toujours en poche son billet de retour pour l'Inde. Elle entend bien en faire usage. Et retrouver les parfums du Bengale. En tout cas, elle en «rêve».

Le Monde

LA PETITE CHRONIQUE

La création et rien d'autre



GILLES ARCHAMBAULT

Que John Updike et Raymond Carver comptent parmi les écrivains américains les plus marquants des dernières décennies, personne n'en disconvient. De même, l'acuité critique de Jérôme Garcin ne peut être mise en doute. Les trois livres auxquels je fais écho cette semaine ont la création littéraire ou artistique pour objet.

John Updike écrit depuis plus de quarante ans des romans dont on remarque d'emblée la sûreté de l'écriture. Analyste sans trop d'indulgence de la classe moyenne américaine, il a publié une œuvre maintes fois récompensée et saluée internationalement comme majeure. Dans *Tu chercheras mon visage*, il nous donne un roman dont le thème est celui de l'art.

Hope est peintre. Elle vit dans un coin retiré du Vermont. À quelques années de la mort, elle reçoit la visite d'une jeune personne qui l'interviewe au sujet de deux de ses anciens compagnons de vie, peintres dont la réputation dépasse beaucoup la sienne. Tout le roman se déroule en une journée pendant laquelle l'intruse pose d'incessantes questions sur le passé de la vieille dame. Confidences intimes arrachées avec insistance, considérations sur la peinture, rappels d'un mode de vie périmé, tout y passe.

Prétendre que ce roman, magistral à sa façon, ne comporte pas de redites, qu'il n'est pas parfois longuet, serait mentir. Il n'empêche qu'on en retire des leçons sur la valeur rédemptrice de l'art. Les peintres qu'évoque Hope ont beau pratiquer une esthétique qui nous laisse froids, on ne sort pas indemnes de l'évocation que l'auteur nous fait du mystère de la création. Fascinant.

Je ne prétendrai pas pouvoir analyser la valeur des poèmes de Raymond Carver. Fervent lecteur de ses nouvelles, j'ai parfois été dérouteré par le ton des poèmes réunis sous le titre de *La Vitesse foudroyante du passé*. M'a retenu la franchise de la démarche, la façon qu'a Carver d'aller droit au but. La saveur autobiographique de l'ensemble expliquerait probablement l'intérêt soutenu jusqu'à la fin malgré ce qui paraît être parfois de la facilité. En somme, un

petit recueil destiné à ceux d'entre vous pour qui le monde de Carver, ses moments de stupeur ou ses évocations nostalgiques, est un territoire connu. Les autres préféreront les nouvelles. Il en est de stupéfiantes. Comme chacun sait.

Un bon roman d'été

Que Jérôme Garcin ait choisi de faire du héros des *Sœurs de Prague* un écrivain en panne d'inspiration n'a rien pour surprendre. Dans les romans, les romanciers ont souvent la pudeur de leurs doutes. Le narrateur de ce petit roman, paru l'an dernier et qui refait son tour de piste en poche, a tout d'un écrivain germanopratin. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il rencontre une productrice de cinéma à l'ambition titanesque. Ne tient-il pas une chronique de cinéma dans une station de radio? Qu'il rompe bientôt avec la femme qui partage timidement sa vie, on s'y attendait. Surtout que Klara Gottwald le fascine. Il finira par apprendre qu'elle a des pratiques louches, qu'elle organise des partouzes, etc. Klara a une sœur, Hilda. D'où le titre.

Tout irait bien si Garcin, auteur intelligent et qui écrit avec une étonnante maîtrise, se contentait de décrire le milieu du cinéma, ses tendances «people», ses tics et ses tocs, son inénarrable férocité. Hélas! et cela nuit au roman, on croit difficilement au passé de Klara, à son suicide. Tout cela semble un *remake* des films américains des années d'avant-guerre. Il n'en reste pas moins que *Les Sœurs de Prague* se lit d'un trait. À défaut d'une œuvre, un bon roman. Si vous y tenez, un roman d'été.

Collaborateur du Devoir

TU CHERCHERAS MON VISAGE

John Updike
Éditions du Seuil, «Points»
Paris, 2008, 342 pages

LA VITESSE FOUDROYANTE DU PASSÉ

Raymond Carver
Éditions du Seuil, «Points»
Paris, 2008, 175 pages

LES SŒURS DE PRAGUE

Jérôme Garcin
Gallimard, «Folio»
Paris, 2008, 180 pages

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Dos Passos, à la lettre

CHRISTIAN DESMEULES

John Dos Passos a vingt-trois ans le jour où il fait la connaissance de la jeune Germaine Lucas-Championnière à Paris en 1919. Il n'a pas encore écrit *Manhattan Transfer* (1925), ni sa trilogie *USA* (1930-1936), ni aucune des œuvres qui allaient faire de lui cet écrivain majeur de la première moitié du vingtième siècle des lettres américaines.

À la fin de la Première Guerre mondiale, à laquelle, fraîchement diplômé de Harvard, il avait tout fait pour participer — il sera brièvement ambulancier pour la Croix-Rouge américaine en Italie —, Dos Passos se pose à Paris sans avoir jamais vraiment vu la guerre. Comme d'autres écrivains américains dits de la «génération perdue» qui se sont installés dans la capitale française dans l'entre-deux-guerres (F. Scott Fitzgerald, Hemingway, Sherwood Anderson), il est attiré par l'espace de liberté et le faible coût de la vie qu'offre Paris.

Une passion commune pour la musique — moderne, de préférence — lui permet de nouer une amitié, un rien ambiguë au cours des premières années, avec la sœur d'un soldat français rencontré près de Verdun. «*La musique*

de Stravinsky était dans notre sang», souligne-t-il dans *La Belle Vie*, son autobiographie. Ils se sont écrits jusqu'en 1968, mais surtout de 1920 à 1929. De ses lettres à elle, il ne demeure aujourd'hui plus rien.

Une grande partie du charme de cette correspondance, avec son français direct, inventif et maladroit (que l'on a pris heureusement soin de laisser intact), réside dans son style. Un style qui prend parti pour le français de Rabelais contre celui de Gide. «*S'il vous plaît*, lui écrit-il dans sa première lettre, *qui est Darius Milhaud?*» Effronté autant que naïf, habile provocateur, Dos Passos écrira en tout cent soixante lettres à la jeune femme, qui lui servira d'interlocutrice privilégiée au cours de ses premières années d'écrivain.

Éloge de la folie

Pleines d'observations lentes, de regards en biais, d'intuitions audacieuses, les lettres de Dos Passos, portées par l'énergie brute de la jeunesse («*La pensée c'est la dégénération de l'action*»), sont celles d'un écrivain doublé d'un voyageur qui s'étonne de tout. Tantôt il assiste à une corrida en Espagne, tantôt il lit l'intégrale des lettres de Flaubert ou raconte à sa corres-

pondante la réception de ses premiers livres aux États-Unis.

En 1919, de Paris, il lui livre un vibrant éloge de la folie: «*Être fou, c'est être de la grande compagnie des poètes, des jongleurs, des Socrates et des Nérons, des architectes de l'esprit humain; c'est être prophète et menteur, Empereur des Indes indécouvertes et roi des nuages. Les fous ne meurent jamais. Ils deviennent sages et vieux*».

Puis en janvier 1926, de Fez, au Maroc: «*Je suis en train de lire le journal d'Isabelle Eberhardt dans une petite chambre blanche et ensoleillée [...]. Il y a un nid de cigognes sur un minaret que je vois de mon lit. Un grand marabout échevellé (sic) y passe la journée à faire lentement la toilette de ses plumes. Il me regarde de temps en temps d'un air désenchanté à travers la petite fenêtre*».

Insatiable observateur, Dos Passos sait poser chaque fois dans ses lettres la petite touche qui en fait, tout au long, un véritable bonheur de lecture.

Collaborateur du Devoir

LETTRES À GERMAINE LUCAS-CHAMPIONNIÈRE

John Dos Passos
Gallimard, coll. «Arcades»
Paris, 2008, 280 pages

Tout le champ littéraire québécois et international dans un seul magazine

À lire, entre autres, dans le numéro 111 de *Nuit blanche*

juillet, août, septembre 2008
en kiosque et en librairie à travers le Québec

Un écrivain américain a créé l'événement en France en publiant *Journal d'une femme adultère*. Peu sont ceux qui savent que ce best-seller trouve son origine dans la métropole québécoise...

Entrevue avec Curt Leviant par Florence Meney

Il peut paraître paradoxal d'appliquer le qualificatif de «méconnu» à un géant littéraire de la trempe de Jean Paulhan...

«Écrivain méconnu du XX^e siècle» par Patrick Bergeron

Dessiner les rapports complexes entre des personnages et leur époque est l'apanage des grands romanciers...

Sándor Márai par Roland Bourneuf

S'il fut un temps où le Québec se désintéressait de l'histoire, ce danger est révolu. En plus de multiplier les titres, l'histoire recourt à tous les genres littéraires: des romans et des synthèses, des mémoires et des essais. «*La science de l'homme dans le temps*» touche à tout...

Par Laurent Laplante

www.nuitblanche.com

nuit blanche
LE MAGAZINE DU LIVRE

N° 111
JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE 2008
10 \$

CURT LEVIANT
JEAN PAULHAN

DANIEL SERNINE
SÁNDOR MÁRAI
FRANÇOIS HÉBERT

PRATIQUES DIVERSES DE L'HISTOIRE AU QUÉBEC
23 LIVRES

Illustration: Jean-Pierre Choude Allary

Abonnez-vous à Nuit blanche

Quatre numéros par année et l'accès gratuit au site littéraire le plus complet au Québec

www.nuitblanche.com

Oui, je m'abonne pour une période de

1 an (4 numéros): 34 \$ 2 ans (8 numéros): 56 \$ taxes incluses

Nom:

Prénom:

Adresse:

Ville: Province:

Code postal: Tél.:

Courriel:

Chèque à l'ordre de Nuit blanche Visa Master Card

Facturez-moi

N° de la carte:

Date d'expiration:

Envoyez ce coupon à *Nuit blanche*, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403

Québec (Québec) G1R 1R7

Abonnement en ligne: nuitblanche.com / Par téléphone: 418 692-1354

LIVRES

De qui s'agit-il?

Cet été, *Le Devoir* vous propose chaque samedi une énigme qui mettra à l'épreuve vos connaissances de la vie de quelques grands auteurs disparus. Il s'agira de deviner l'identité de chacun à partir d'indices laissés par Éric Dupont. Découvrez la réponse dans le cahier *Livres* de la semaine prochaine.

Se consacrer à la recherche de la beauté...

« Je ne suis pas pareil aux autres! », sanglotera ce frère et maladif garçon de onze ans à sa mère pendant un soubresaut nerveux. C'est dans ses mémoires que l'écrivain apportera plus tard des précisions quant à la nature de sa différence. Les sujets ne manqueront pas. On pensera d'abord à son éducation bourgeoise au sein d'une famille dirigée par une mère dévote, ou à l'affection toute particulière qu'il portait à sa cousine qu'il finit par épouser. Ses enseignants pourraient nous parler de cette manie de se livrer à l'onanisme en classe, écart de conduite qui lui valut un renvoi de trois mois de son école. Ce châtement lui apprendra à ne plus pratiquer l'onanisme en public. Il n'abandonnera pas pour autant ses «mauvaises habitudes», qui l'amèneront à se définir, à l'âge de vingt-trois ans, comme «vierge et dépravé».

Toujours soucieux de garder ce qu'il appelle de la «tenue», il approchera tous les sujets avec la même élégance, qu'il s'agisse de pédérastie ou de philosophie allemande.

Né et éduqué dans les beaux quartiers, il aura sa vie durant les moyens de voler au-dessus des basses considérations matérielles pour se consacrer à la recherche de la beauté, de la spiritualité et du bon goût. Admiré pour la grande précision de son vocabulaire, il sera cité plus souvent que les autres dans les dictionnaires. Orfèvre de la phrase et faiseur de bons mots, il fait partie de ces écrivains pour lesquels écrire n'est pas un plaisir, mais une exigence.

Il ne revendiquera jamais les événements historiques comme premier matériau d'écriture, préférant jouer le rôle de l'intellectuel détaché de l'actualité. Cette posture lui sera vivement reprochée par les groupes politiques auprès desquels il tentera un jour un improbable rappro-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Réponse de l'énigme du 28 juin: Marguerite Duras (1914-1996), auteure de *L'Amant*, qui lui a valu le prix Goncourt en 1984.

chement. Il restera à leurs yeux un indécrottable bourgeois. Comme beaucoup d'autres écrivains, il croit que l'art d'écrire devrait voler au-dessus des préoccupations trop prosaïques de son époque, qui pourtant fut trouble. La séparation du religieux constituera l'entreprise d'une vie pour cet homme ti-

raillé par les pulsions charnelles qu'il souhaite assouvir au mépris des conventions morales et sociales. Impossible de passer sous silence la relation étouffante qu'il entretient avec une mère dont la mort le libérera en quelque sorte d'une attention trop insistante. Un jour, cette dernière lui refusera un billet

pour le récital d'un grand pianiste parce que Chopin, dont elle trouve la musique «malsaine», figure au programme. Bien qu'il fut pianiste accompli, il regrettera ne pas avoir été poussé plus jeune vers une carrière de concertiste. L'amour de la musique l'habitera jusque dans les endroits les plus inattendus; il ira même jusqu'à se faire livrer un piano à son hôtel de l'arrière-pays africain où il séjournera quelques fois en villégiature.

Peu après le décès de sa mère rouennaise, il prend pour épouse sa cousine, à qui il voue un amour d'une pureté telle que le mariage ne sera jamais consommé. L'homme de lettres soulignera souvent la distinction qu'il établit entre le désir et l'amour.

C'est d'ailleurs après une rencontre nocturne inoubliable avec un jeune musicien maghrébin qu'il écrira: «Comment eût-il été question d'amour? Comment eusse-je laissé le désir disposer de mon cœur?» Dans les récits de ses voyages en Afrique, il martèlera avec insistance ce thème du cloisonnement entre les sens et l'esprit. Ces deux sphères trouveront néanmoins leur convergence, des années plus tard, en la personne d'un tout jeune homme de bonne famille dont il s'éprendra. La relation avec son épouse, déjà tendue, ne résistera pas à cette idylle scandaleuse. Accompagné de son jeune amant, il décide de traverser la Manche pour un voyage. Humiliée, l'épouse brûle les lettres que l'écrivain lui adressait depuis trente ans et se replie dans sa propriété. «Je souffre comme si elle avait tué notre enfant», écrira-t-il, attristé. Madeleine fut un sujet d'une grande inspiration auquel il aura consacré beaucoup de temps.

Bien que nourrie d'autant de céleste que de terrestre, son œuvre sera mise à l'index peu de temps après sa mort.

Qui était-ce?

BÉDÉ

Les extraterrestres sont parmi nous

FABIEN DEGLISE

Montréal, novembre 2009. Dans le salon contemporain de sa maison futuriste, un vieil homme se souvient de son passé. Il a le visage buriné, une enseigne lumineuse de «Kik Cola» en arrière plan et une drôle d'histoire à raconter. Une histoire étonnante qui le met en vedette... 100 ans plus tôt dans les rues de la métropole québécoise.

Surréaliste? Un peu. Mais le récit livré sur 150 pages par Bob Leclerc, pilote de chasse canadien et chef d'escadron qui a connu ses heures de gloire durant la Seconde Guerre mondiale au-dessus de l'Asie, est avant tout hautement accrocheur. Sans doute parce qu'il mélange, avec une délicate alchimie, des lignes faussement surannées, des hot-dog dégoulinants, une série de drames humains et des extraterrestres, infiltrés dans le Québec de nos grands-parents avec des intentions douteuses. Rien de moins.

Le programme est chargé. Mais c'est malgré tout celui qu'a choisi de mettre en cases et en bulles l'auteur québécois Grégoire Bouchard pour nous amener «vers les mondes lointains» (Paquet). Avec une efficacité redoutable qui permet très vite d'atteindre la destination visée.

Découpage rigoureux qui s'inspire autant des séries télévisées du passé que du cinéma contemporain, scénario précis dont l'intelligence se distille avec bonheur dans les dialogues et la voix hors champ, personnages tirant leur force de leurs complexités — et de leurs doutes —, les clefs d'une mission réussie sont finalement toutes là. Et le propos décalé tout comme une intrigue bien ficelée font alors le reste.

Au terme de ce voyage, un peu sombre et torturé, certes, dans le temps, l'espace et la lancinante douleur de la condition humaine,

Science-

fiction et

Québec

d'autrefois

dans une

même bédé



SOURCE ÉDITIONS PAQUET
Illustration de Grégoire Bouchard pour l'album *Vers les mondes lointains*

de furtifs flashes cérébraux de la série américaine des années 60 *The*

Invaders — souvenez-vous: David Vincent était persécuté par des extraterrestres envahisseurs au petit doigt relevé — peuvent être des effets secondaires prévisibles. Tout comme d'ailleurs l'envie de (re)plonger dans les environnements visuels créés par le dessinateur canadien Seth.

Mais bien sûr, avec son style affirmé, son souci du détail, son penchant pour les suspenses interplanétaires et sa capacité à garder en haleine, planches après planches, celui qui se frotte à cette œuvre, Bouchard ne permet pas d'aller plus loin dans ce jeu hasardeux de la comparaison.

Le Devoir

VERS LES MONDES LOINTAINS

Grégoire Bouchard Paquet 2008, Genève, 150 pages

LITTÉRATURE FRANCOPHONE

L'homme flambé

David Descamps propose pour son premier roman une histoire d'amitié poignante

SUZANNE GIGUÈRE

Le monde flottant des plaisirs

Au début de *L'Apéritif des faibles*, on entend *Afro Blue* de John Coltrane. On voudrait ne jamais en trouver la fin, tant cette musique aux parfums africain, indien et latino s'ancre dans le bouillonnement de la vie même. Une musique pas simplement pleine d'une vie formidable: elle nous fait entrer dans le vertige de l'infini. Et quand Elvin Jones, imposant, puissant, stimule Coltrane par d'incessantes relances, les pulsations fusionnelles entre le saxophone soprano et la batterie nous renvoient à la complicité fraternelle décrite dans *L'Apéritif des faibles*.

Du Sud au Nord, de la lumière éclatante de Marseille aux Flandres obscures, telle est la trajectoire de ce roman. Cette traversée de la France emmène le narrateur sur les traces de son ami Dino, qui s'est donné la mort à 29 ans dans une abbaye. À la demande de sa mère, il accepte de mettre en ordre le carton de papiers, de carnets et de photos de son ami défunt. Il se confronte bientôt au souvenir de cet homme dont l'ivresse de vivre ne parvint pas à endiguer les blessures inguérissables de l'enfance. Un roman aux lueurs proustiennes, empreint de douceur, de sensualité et d'une légère tristesse.

Marseillais d'adoption, le narrateur retrouve dès son arrivée à Bailleul la Flandre française de son enfance, épouvantable et oppressante. À l'image des ciels bas et gris de cette région du Nord. Jouant de la provocation, il témoigne, de façon directe, brutale, sans équivoque, de son aversion pour ses habitants «abrutis par des décennies de conservatisme catholique et de superstitions». Dino lui avait un jour avoué qu'il souffrait de sa jeunesse flamande comme d'un vieux mal de dos permanent. Il lui avait raconté que les jours d'été interminables, «quand il avait les couilles trop pleines entre les haies trop vertes», il roulait comme un damné à vélo dans la campagne pour noyer son ennui et son angoisse dans la sueur. «Langeweile — un moment qui n'en finit pas — était le mot qui lui venait systématiquement à l'esprit lorsqu'il revoyait cette enfance et cette adolescence.»

Au fil des carnets qu'il lit dans le café où Dino a passé des nuits entières à boire avant de céder à l'en-

vie de mourir, le narrateur tente de fixer l'élégance et la vitalité furieuse de son ami. Les souvenirs flamboyants dans les heures années 1990 affluent. Des années marquées par «une vraie liberté sexuelle et morale» où «l'insouciance roulait libre». Toujours partants pour de nouvelles frasques, les deux amis s'adonnaient au monde flottant des plaisirs, flambaient leur vie, la consumaient. «Amours, voyages, nuits complètes et émues, il avait tout mangé avec appétit et hardiesse, vécu des bouleversements joyeux et des déceptions également fortes.» Une déception amoureuse et la fébrilité d'angoisse qui l'accompagne provoquent finalement sa chute.

Poursuivant la lecture de ce «cœur mis à nu» (Baudelaire), le narrateur pénètre dans le drame intime du vif et fatigué et revit les derniers moments tragiques qui le conduisent à la mort. «Il était peu à peu entré dans un état où il n'est pas facile de distinguer de l'extérieur ce qui doit au relâchement et ce qui tient de la léthargie déprimée.» À ce moment du récit, la tristesse du narra-

teur resurgit de manière très aiguë avant de se fondre et de disparaître dans la beauté des paysages de Bailleul. «Il suffit de coucher son vélo dans l'herbe et de regarder droit devant soi pour se sentir debout et bien vivant dans un grand lit vert. On aimerait que le temps s'emmêle et s'immobilise dans les rangées de peupliers dispersés dans la campagne et que la vie, d'une seule brassée, nous ramène tout l'amour qu'elle a emporté, qui était le nôtre.»

Les averses de mots, les longues phrases qui s'enroulent sur elles-mêmes, l'évocation incessante de souvenirs rappelle *A la recherche du temps perdu* de Proust. Il ne nous en faut pas plus pour nous laisser aller, en légère descente, jusqu'à ce petit point de fascination et de rêve qu'exerce sur nous l'histoire de cette amitié poignante que nous propose David Descamps.

Né en 1971 dans les Flandres françaises, le romancier vit actuellement à Marseille. *L'Apéritif des faibles* est son premier roman.

Collaboratrice du Devoir

L'APÉRITIF DES FAIBLES

David Descamps Les Allusifs Montréal, 2008, 106 pages

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 24 au 30 juin 2008

ROMAN

- 1 MILLÈNNIUM T. 1, 2 ET 3
Stieg Larsson (Actes Sud)
- 2 SILENCE DE MORT
Christine Brouillet (Courte Échelle)
- 3 TOUTES CES CHOSSES QU'ON NE S'EST...
Marc Levy (Robert Laffont)
- 4 PARCE QUE JE T'AIME
Guillaume Musso (Pocket)
- 5 GIN TONIC ET CONCOMBRE
Rafale Germain (Libre Expression)
- 6 LES ENFANTS DE LA LIBERTÉ
Marc Levy (Pocket)
- 7 LES YEUX JAUNES DES CROCODILES
Katherine Pancol (Libre de Poche)
- 8 JE REVIENS TE CHERCHER
Guillaume Musso (XO)
- 9 ECHO PARK
Michael Connelly (Points)
- 10 À GENOUX
Michael Connelly (Seuil)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 MANGE, PRIE, AMÈRE
Elizabeth Gilbert (Calmann-Lévy)
- 2 LES SECRETS DES SAUCES RÉVÉLÉS
Jérôme Ferrer (La Presse)
- 3 JE N'AURAIS PAS LE TEMPS
Hubert Reeves (Seuil)
- 4 PASSEPORT QUÉBÉCOIS
Collectif (Ulysse)
- 5 QUÉBEC: QUATRE SIÈCLES D'UNE...
Collectif (Publications du Québec)
- 6 LE NOUVEAU PETIT ROBERT 2009
Collectif (Robert)
- 7 NOUVELLE TERRE
Eckhart Tolle (Arléane)
- 8 LE SECRET
Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
- 9 LES RÊVES DE MON PÈRE
Barack Obama (Presses de la Cité)
- 10 L'ABC DES TRUCS DE MADAME...
Louise Robitaille (Publistar)

JEUNESSE

- 1 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE
Linda Joy Singleton (ADA)
- 2 PAKKAL T. 9: IL FAUT SAUVER...
Maxime Roussy (Marée Haute)
- 3 RENCONTRES DE L'ÉTRANGE T. 1
Linda Joy Singleton (ADA)
- 4 LE CLUB DES DISEUSES... T. 1
Dotti Enderle (ADA)
- 5 LA MAGIE DU DIADÈME T. 1: LE LIVRE...
John Peel (ADA)
- 6 LES SECRETS DE L'UNIVERS T. 1...
Charbonneau/Bilodeau/Villeneuve (ADA)
- 7 SÉTI T. 1: LE LIVRE DES DIEUX
D. Mathvat / C. Pelletier (Pierre Tisseyre)
- 8 FASCINATION
Stephanie Meyer (Hachette)
- 9 MEILLEURES ENNEMIES T. 1
Alexa Young (Michel Lafont)
- 10 L'APPRENTI ÉPOUVANTÉ T. 4
Joseph Delaney (Bayard-Jeunesse)

ANGLOPHONE

- 1 EAT, PRAY, LOVE
Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
- 2 A NEW EARTH
Eckhart Tolle (New American Library)
- 3 BONES TO ASHES
Kathy Reichs (Pocket)
- 4 SIMPLE GENIUS
David Baldacci (Vision)
- 5 THE POWER OF NOW: A GUIDE TO...
Eckhart Tolle (New World Library)
- 6 STEP ON A CRACK
J. Patterson/M. Ledwidge (Vision)
- 7 THE WOODS
Harian Coben (Signet Book)
- 8 THE NAVIGATOR
C. Cussler/P. Kemprecos (Berkley)
- 9 THE HOST
Stephanie Meyer (Little Brown and Company)
- 10 GOOD IN BED
Jennifer Weiner (Atria Books)

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

Romain Gary (Emile Ajar)
La vie
derrière soiLes livres qui ne
circulent pas
meurent

L'ÉCHANGE

707 ET 713 MONT-ROYAL EST
©MONT-ROYAL, 514-523-6389CÉLÉBRONS
LA CULTURE

Présentation hebdomadaire, jusqu'au 8 juillet

Consultez notre
CIRCULAIRE!

ESSAIS

Qu'est-ce que l'Occident ?

Pour Roger-Pol Droit, il faut penser ensemble les deux faces, claire et sombre, de la civilisation occidentale

Après avoir expliqué les religions et la philosophie à sa fille dans deux solides ouvrages de vulgarisation, le philosophe Roger-Pol Droit poursuit dans la même veine en nous offrant *L'Occident expliqué à tout le monde*. «Le mot est partout, constate-t-il, mais son sens n'est pas clair. Souvent, on ne s'en rend pas compte, car on croit savoir de quoi on parle. Pourtant, si l'on demande ce qu'est l'Occident, les perplexités commencent.»



MARTIN BUREAU AFP
Le philosophe Roger-Pol Droit

ce bien».

Ce devoir de réflexion apparaît d'autant plus urgent que «ce qu'on appelle "mondialisation" est une "occidentalisation" du monde». En devenant communs à presque tous les pays du monde, des objets techniques comme l'ordinateur, l'automobile, la télévision et le téléphone imposent «une certaine organisation du travail et aussi des rapports entre les gens», «une forme d'organisation rationnelle de l'existence quotidienne».

En plus de ce monde technique, l'occidentalisation entraîne aussi un mode de vie dans lequel sont promues des valeurs comme la liberté individuelle, l'égalité des sexes, la séparation du politique et du religieux et l'esprit critique. S'agit-il de valeurs universelles ou simplement de valeurs occidentales, c'est-à-dire inapplicables dans d'autres sociétés? Le débat, bien sûr, est ouvert, mais Roger-Pol Droit, par ailleurs spécialiste de l'Orient, nous met en garde contre la position relativiste.

«Le résultat de cette façon de voir est donc extraordinairement pervers, écrit-il, puisque les droits de l'homme, au lieu d'être un instrument de libération, courent le risque d'être perçus comme un nouvel outil de domination, une sorte d'idéologie occidentale destinée à détruire les valeurs propres aux autres cultures et à démanteler les hiérarchies sociales traditionnelles. Il faut insister sur le mensonge que constitue une telle position.»

Qu'est-ce, au fond, que l'Occident? C'est, nous dit Roger-Pol Droit dans cet éclairant petit ouvrage, une idée qu'il faut chérir, mais avec un esprit critique, pour ne pas, justement, la trahir.

Collaborateur du Devoir

L'OCCIDENT EXPLIQUÉ À TOUT LE MONDE

Roger-Pol Droit
Le Seuil
Paris, 2008, 112 pages

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Une Nouvelle-France au goût de sel

LOUIS CORNELLIER

Il y a, au Québec, une relève historique et celle-ci, contrairement à ce qu'on a pu croire récemment, n'abandonne pas l'époque de la Nouvelle-France. En fait, elle s'exerce au nom du roi. Les fils de famille et les faux-sauniers en Nouvelle-France, 1723-1749, un ouvrage original de la jeune historienne Josianne Paul qui se penche sur un aspect méconnu du peuplement de la colonie.

Recruter des candidats à l'aventure coloniale en France, à l'époque, n'est pas une tâche facile. La colonisation militaire et le système des engagés ne fournissent pas le contingent nécessaire à la réussite de l'entreprise. Aussi, à titre de ministre de la Marine et des Colonies et de secrétaire d'État de la Maison du roi, Jean Frédéric Phélypeaux, comte de Maurepas, développe, entre 1723 et 1749, une nouvelle stratégie. Il utilise ce qu'on désigne alors sous le nom de «lettres de cachet» pour imposer l'exil en Nouvelle-France à certaines catégories d'individus.

Dans la France de l'Ancien Régime, explique Josianne Paul en reprenant un adage, «le roi est source de toute justice». Cette prérogative s'exerce entre autres par ces «lettres de cachet» qui «renfermaient les ordres du roi qui devaient être exécutés avec discrétion». Par ces documents, donc, le roi peut imposer son arbitraire, même en matière de justice. Dans la plupart des cas, cette procédure s'applique à de petits nobles dissipés qui, à la demande de

leurs proches souhaitant préserver l'honneur familial, sont enfermés dans des hôpitaux généraux ou des maisons de force sans perdre leurs droits. Il s'agit, on l'aura compris, d'une mesure de contrôle social. Maurepas, en quête de recrues pour la colonie, y voit une belle occasion. Pourquoi, en effet, ne pas ajouter à ces lettres une clause d'exil forcé vers la Nouvelle-France?

De 1715 à 1726, la mesure sera d'abord appliquée à des prisonniers en attente de procès dont on tentera de faire des soldats ou des engagés. Dans ce contexte, pour Maurepas (ministre à partir de 1723), «l'exil était davantage une occasion qu'une punition». Ce sera un échec. Les autorités de la Nouvelle-France considèrent que les prisonniers ne sont pas «des colons convenables» puisqu'ils reprennent «généralement leurs activités illicites une fois qu'ils [sont] établis dans la colonie». Maurepas se tourne donc, dans un deuxième temps, vers «les fils de famille», c'est-à-dire ces petits nobles enfermés à la demande de leur père. Josianne Paul évalue qu'environ 84 de ceux-là (7 % de l'immigration en Nouvelle-France entre 1720 et 1760) viendront dans la colonie. Privés de réseau social, inaptes au travail de la terre et difficilement capables de trouver ici une fonction respectueuse de leur statut, ces fils de famille chercheront, dans la plupart des cas, à faire renverser la décision du roi et à retourner en France. Peu d'entre eux s'établiront définitivement dans la colonie.

Le ministre de la Marine et des

Colonies, à la fois soucieux du maintien de l'ordre public en France et du succès de la colonie, vise alors un troisième groupe auquel il souhaite imposer l'exil grâce aux «lettres de cachet». En réaction à la gabelle, une taxe imposée sur le sel, la contrebande de cette denrée bat son plein en France. Les délinquants, nommés «faux-sauniers», sont passibles de peines sévères. Maurepas suggère de les remplacer par la «peine du Canada», c'est-à-dire l'exil forcé. Six cent sept de ces contrebandiers, provenant surtout du nord du royaume, seront donc envoyés en Nouvelle-France. Cela représente 50 % des Français qui ont traversé l'Atlantique entre 1730 et 1749. Dotés de solides aptitudes physiques, ils deviendront maçons, charpentiers ou laboureurs. Ils s'intégreront facilement aux habitants, prendront femme au pays et s'installeront ici. Quoique relativement peu nombreux, ils contribueront néanmoins à la suite de l'aventure française en Amérique.

Si vous aimez beaucoup le sel, cherchez l'ancêtre, pourrait-on dire après avoir lu ce solide petit ouvrage.

Un médecin de la Renaissance

Spécialiste de la Nouvelle-France, l'historien Jacques Mathieu, avec *Entre poudrés et pouilleux. Le jeu des apparences à Paris au XVII^e siècle*, nous offre un bref récit historique qui met en vedette un médecin français de la Renaissance tardive. Né le 31 décembre 1599, Jacques-Philippe Cornutti eut un parcours marqué par l'esprit de cette époque, caractérisée par «des affrontements entre la tradition et l'innovation».

Formé à l'ancienne, Cornutti est rapidement séduit par les balbutie-

ments de la science moderne, ce qui lui vaut le statut de «médecin sans clientèle». Inspiré par Marin Mer-senne, un moine savant, il se passionne pour l'astronomie, jusqu'à la condamnation de Galilée. Il se recycle alors dans la botanique, se spécialisant notamment dans l'étude des plantes du Canada, transportées en Europe grâce aux soins de Louis Hébert et de son frère.

Sur le plan professionnel, toutefois, rien ne va. Cornutti oscille toujours entre l'enthousiasme et la déprime. Un mariage tardif relancera sa carrière de médecin, mais, influencé par sa femme qui se passionne pour l'alchimie, Cornutti fera une erreur fatale qui le mènera au désespoir.

Ce récit, trop uniment descriptif, manque de souffle et de vibration humaine. Instructive, son évocation des sensibilités du temps reste malheureusement trop statique et poussive pour convaincre.

louisco@sympatico.ca

EXILÉS AU NOM DU ROI

LES FILS DE FAMILLE ET LES FAUX-SAUNIER EN NOUVELLE-FRANCE, 1723-1749
Josianne Paul

ENTRE POUDRÉS ET POUILLEUX

LE JEU DES APPARENCES À PARIS AU XVII^e SIÈCLE
Jacques Mathieu
Septentrion
Sillery, 2008, respectivement 222 et 180 pages

POLAR

Un solide doublé pour l'été

MICHEL BÉLAIR

Un Écossais et un Suédois; un vieux de la vieille et un nouveau venu. Aussi bien vous prévenir que si — comme certains que je ne nommerai pas — vous avez le malheur de commencer les deux livres en même temps, vous verrez probablement forcé, vous aussi, de les lire en parallèle, incapable de lâcher ni l'un ni l'autre, tellement dans les deux cas l'histoire est captivante.

Commençons par le Rankin, un bon parmi des choses souvent inégales, il faut le dire. On y retrouve l'inspecteur Rebus en pleine forme... ou plutôt en très mauvaise posture puisqu'on le soupçonne «d'être en lien» avec la mort d'un truand — qui harcelait sa collègue au nom bizarre — retrouvé brûlé après une nuit de cuite. Bien mauvais moment puisqu'une fusillade dans un chic collège privé mène à la mort de deux garçons et du tueur, un ancien militaire des «Forces spéciales» comme Rebus. Heureusement, malgré ses pensements aux deux mains, notre inspecteur peut assister son collègue chargé de l'enquête.

Tordue, l'enquête, d'ailleurs.

Avec plein de fumée de cigarette, de brumes diverses, de milieux parallèles, de violence inutile et de soup-

çons ordinaires. Rankin parvient ici à nous faire croire totalement à ses personnages, aussi ou-tranciers et impossibles soient-ils; on trouvera dans *Cicatrices* une galerie d'échantillons humains particulièrement étonnants plantés dans un monde déjà «mondialisé», étrangement semblable à celui-là même que nous côtoyons tous les jours. Avec l'accent en prime. Et les mains brûlées de Rebus. Un livre dont on ne se défera qu'après quelques jours de deuil...



Ce qui est aussi le cas avec *Misterioso* dont le titre s'inspire d'une pièce rendue célèbre par le très aérien Thelonus Monk. En fait, dès le début, le lecteur se re-trouve dans la tête de l'assassin, qui écoute la pièce en faisant disparaître ses traces des lieux du crime selon un rituel très précis dont on ne saisira toutes les ramifications que beaucoup plus tard.

L'escouade spéciale (le Groupe A) formée pour mettre fin à cette série de meurtres — qui visent de façon spécifique les grands patrons suédois de la «nouvelle économie» — nous amènera à travers les couches sub-

perposées de milieux tout aussi étrangers qu'étranges. Policiers à la déprime en manque de vie, réfugiés traqués de tout type, petites pégrés «christiques» de la Baltique, indifférences multiples et presque unanimement anonymes du quotidien...

Pourtant, malgré l'intelligence de l'intrigue et la richesse du propos, c'est le fait que la fragmentation de la vie ordinaire d'aujourd'hui en pe-

tits morceaux insignifiants soit le personnage principal du roman qui frapper le lecteur. Heureusement pour nous, on apprend en quatrième de couverture que *Misterioso* n'est que l'amorce d'une série d'enquêtes menées par le Groupe A. On attend avec impatience le prochain livre de Dahl, qui est critique et collaborateur de l'Académie suédoise décernant les prix Nobel... et qui écrit ici sous un nom d'emprunt.

Le Devoir

MISTERIOSO

Arne Dahl
Seuil Policiers
Paris, 2008, 335 pages

CICATRICES

Ian Rankin
Éditions du Masque
Paris, 2007, 428 pages

Vient de paraître

Dossier Fragilités

NUMÉRO 726 • JUILLET-AOÛT 2008

Chemin de solidarité

Fred Poché

Effeuillements

Hélène Dorion

Une épreuve révélatrice

Robert Jasmin

Vivre au bord du gouffre

Nicole Laurin

Mystères de l'été

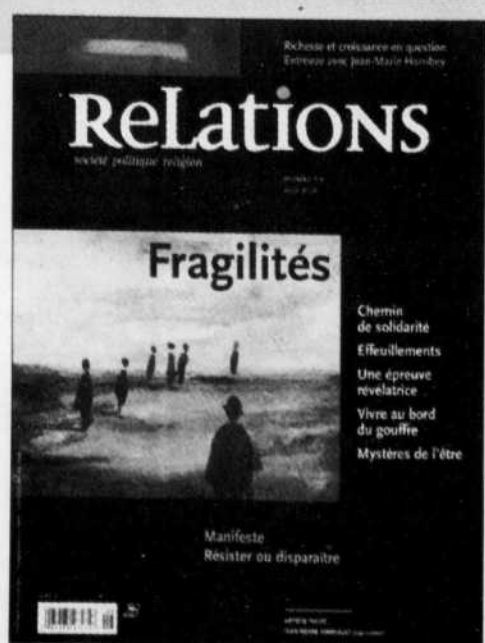
Sylvie Germain

Manifeste: Résister ou disparaître

José Acquelin, Paul Chamberland,

Michel Depatie, Joël Pourbaix

Artiste invité: Jean-Pierre Perreault (1947-2002)



Pour consulter le sommaire détaillé: www.revuerelations.qc.ca

Relations

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an: 35 \$ Deux ans: 65 \$

A l'étranger (un an): 45 \$

Étudiant: 25 \$ (sur justificatif)

Abonnement de soutien: 100 \$ (un an)

Par téléphone: (514) 387-2541

Par courriel: relations@cfqc.ca

Par la poste: Relations

25, rue Jarry Ouest

Montréal (Québec) H3P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES

ET LIBRAIRIES 4,95 \$ + TAXES

Oui, je désire un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

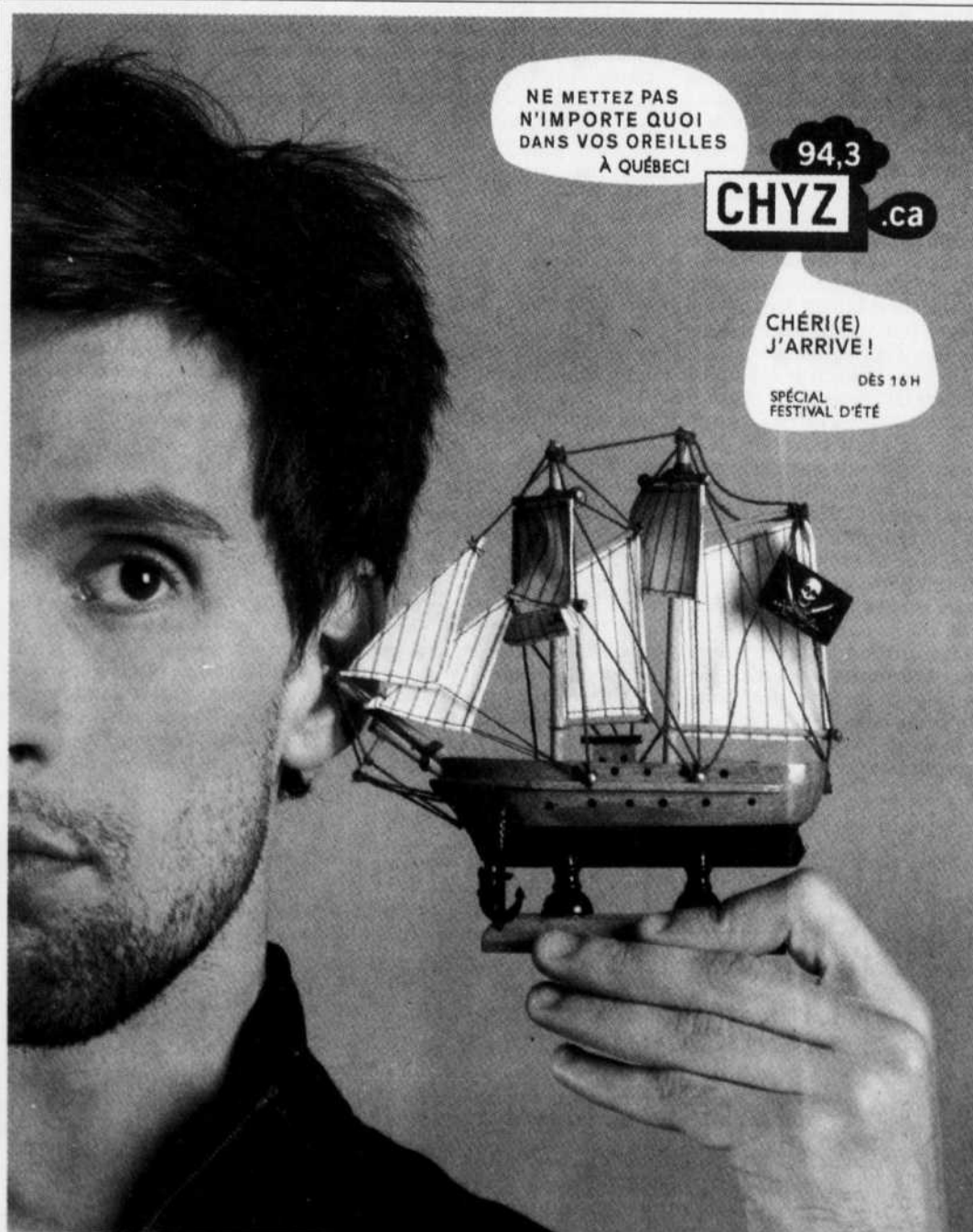
CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (_____) _____

Montant total: _____ \$

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations) ou par Visa

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____



NE METTEZ PAS N'IMPORTE QUOI DANS VOS OREILLES À QUÉBEC!

94,3
CHYZ.ca

CHÉRI(E) J'ARRIVE!

DÈS 16 H
SPÉCIAL FESTIVAL D'ÉTÉ